

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

---

# L'attitude religieuse de Brunetière

---

## THÈSE

*Présentée à la Faculté de Théologie Protestante de Paris  
pour obtenir le grade de Bachelier en théologie  
et soutenue le 23 Avril 1914, à 1 heure 1/2*

PAR

**L. SIRE**

CANDIDAT EN THÉOLOGIE

---

MONTBÉLIARD

---

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE MONTBÉLIARDAISE

---

1914



FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

---

# L'attitude religieuse de Brunetière

---

## THÈSE

*Présentée à la Faculté de Théologie Protestante de Paris  
pour obtenir le grade de Bachelier en théologie  
et soutenue le 23 Avril 1914, à 1 heure 1/2*



PAR

**L. SIRE**

CANDIDAT EN THÉOLOGIE

---

MONTBÉLIARD

---

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE MONTBÉLIARDAISE

---

1914

# FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

---

*Président de la Soutenance*

M. Jean MONNIER, Professeur.

*Membres du Jury*

MM. Jean MONNIER, Professeur.

Henri MONNIER, Professeur.

ALLIER, Professeur.

---

La Faculté n'est pas responsable des opinions  
particulières émises par le candidat.

---

N° 465

*A la Mémoire de ma Mère,*

*A mes Parents,*

*Témoignage de reconnaissance.*



# BIBLIOGRAPHIE

---

## 1° OUVRAGES DE BRUNETIÈRE

### *Librairie Hachette*

|                                                                             |        |
|-----------------------------------------------------------------------------|--------|
| Etudes critiques sur l'histoire de la Littérature française .....           | 7 vol. |
| L'Evolution des Genres dans l'histoire de la Littérature .....              | 1 —    |
| L'Evolution de la poésie Lyrique en France au XIX <sup>e</sup> siècle ..... | 2 —    |

### *Librairie Calmann-Lévy*

|                                               |        |
|-----------------------------------------------|--------|
| Le roman naturaliste .....                    | 1 vol. |
| Histoire et Littérature .....                 | 3 —    |
| Essais sur la Littérature contemporaine ..... | 2 —    |
| Question de critique .....                    | 2 —    |

### *Librairie Delagrave*

|                                                   |        |
|---------------------------------------------------|--------|
| Histoire de la Littérature française classique .. | 1 vol. |
|---------------------------------------------------|--------|

### *Librairie Perrin*

|                                      |        |
|--------------------------------------|--------|
| Discours de combat .....             | 2 vol. |
| Sur les chemins de la croyance ..... | 1 —    |
| Cinq lettres sur Ernest Renan .....  | broch. |
| Education et instruction .....       | broch. |

Quelques articles de la *Revue des Deux-Mondes*  
non réunis en volume. Années 1875-1906.

Un article de la *Revue Bleue*. *Les causes du pessimisme*. 30 janvier 1886.

## 2° ŒUVRES POSTHUMES

|                                                                                                            |        |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Questions actuelles (Perrin, 1906) .....                                                                   | 1 vol. |
| Etudes critiques sur l'histoire de la Littérature française, 8 <sup>me</sup> série. (Hachette, 1907) ..... | 1 —    |

|                                                             |        |
|-------------------------------------------------------------|--------|
| Discours de combat, 3 <sup>me</sup> série (Perrin, 1907) .. | 1 —    |
| Correspondance inédite (Lafolye frères, Vannes, 1910) ..... | broch. |
| Lettres de combat (Perrin, 1912) .....                      | 1 —    |
| Bossuet (Hachette, 1913).....                               | 1 —    |

### 3° AUTOUR DE BRUNETIÈRE

- P. Seippel, *A propos d'une conversion* (Egginman, Genève, 1895) .... broch.
- Conférence St-Thomas d'Aquin, *Bossuet et Brunetière* (Bossanne, Besançon, 1900). .... broch.
- Ollé Lapruné, *Ce qu'on va chercher à Rome*. Réédité dans la *Vitalité chrétienne*, (Perrin, deuxième édition, 1901.
- P. Seippel, *Les Deux-Frances*, pages 316-326, (Alcan, 1905).
- Paul Bourget, *Le Temps*, 11 décembre 1906.
- Georges Goyau, *Revue hebdomadaire*, décembre 1906.
- Etienne Lamy, *Le Correspondant*, 25 décembre 1906.
- Victor Giraud, *Brunetière. Notes et Souvenirs* (Bloud, 1907).
- Alfred Rébelliau, *Brunetière* (Nogent-le-Rotrou, 1907).
- Pierre de Quirielle : *Revue hebdomadaire*, février, 1908.
- Georges Weill : *Histoire du catholicisme libéral en France* (Alcan, 1909), pages 221-238.
- Melchior de Vogüé : *Les routes*, (Bloud, 1910.)
- Victor Giraud : *Les Maîtres de l'heure* (Hachette, 1911.)  
*Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui* (Hachette, 1912).
- Le comte d'Haussonville : *Discours sur Brunetière*, conservé dans *Brunetière et Besançon*, du R. P. Pierre Fortin.
- Le R. P. Fortin : *Brunetière et Besançon*, (Marion, Besançon, 1912).

4° ARTICLES DE CONTROVERSE

*Revue Chrétienne* : vingt-sept articles de MM. Auguste Sabatier, Puaux, Bourchemin, Harnack, Roberty, Hollard, Viénot, Dartigue, (voir *Table générale* de 1905, page 74).

*Revue de Métaphysique et de Morale* : deux articles de M. Darlu : (années 1895, pages 239-251 et 1898, pages 381-400.)

*Foi et Vie* : deux articles signés Véga : 16 février 1905 et 16 août 1907.

*Revue Latine* : un article de M. Faguet, 25 novembre 1904.

*Journal de Genève* : quatre articles de Aug. Sabatier, 7 janvier, 3 avril et 3 juillet 1892, 13 février et 1<sup>er</sup> novembre 1894.

Paul Seippel : *Les Deux Frances*, 2<sup>e</sup> partie.

Gaston Frommel : *Etudes religieuses et sociales*, pp. 137-163.

5° ENTREVUES

avec MM. Victor Giraud, Delbos et Edouard Le Roy.

---



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

# TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                                                                                                 | PAGES |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Bibliographie</i> . . . . .                                                                                                                                                                  | 5-7   |
| <i>Introduction</i> . . . . .                                                                                                                                                                   | 11-13 |
| <i>Premier Chapitre : L'homme</i> . . . . .                                                                                                                                                     | 13-24 |
| I. — Son tempérament . . . . .                                                                                                                                                                  | 11-20 |
| II. — La nature de son esprit . . . . .                                                                                                                                                         | 20-23 |
| <i>Deuxième Chapitre : Son évolution religieuse</i> . . . . .                                                                                                                                   | 24    |
| I. — Vaine tentative de Brunetière pour fonder une morale sociale indépendante. Une morale n'est rien si elle n'est pas religieuse. Brunetière se tourne vers le christianisme . . . . .        | 24-38 |
| II. — Le catholicisme est la forme du christianisme la plus favorable à la régénération de la morale sociale. Brunetière se tourne vers Rome, Est-ce une réelle conversion religieuse ? . . . . | 38-51 |
| III. — Au point de vue religieux, quelles sont les influences que Brunetière a subies au cours de son évolution ? Bossuet, Pascal, Vinet. . . . .                                               | 51-54 |
| <i>Troisième chapitre : Le catholique militant et l'apologiste</i> . . . . .                                                                                                                    | 55-86 |
| I. — La place de Brunetière dans le catholicisme. Son œuvre . . . . .                                                                                                                           | 55-59 |
| II. — Son apologie du catholicisme. Les critiques qu'il a adressées au protestantisme . . . . .                                                                                                 | 59-71 |
| III. — Réfutation de ses critiques . . . . .                                                                                                                                                    | 71-86 |
| <i>Conclusion</i> . . . . .                                                                                                                                                                     | 87-90 |



## INTRODUCTION

---

Notre but dans la présente étude, c'est, après avoir étudié l'esprit et le tempérament de Brunetière tels qu'ils apparaissent à travers son œuvre, de nous expliquer le comment et le pourquoi de l'adhésion qu'il donna, sur le tard, au catholicisme. Y a-t-il lieu d'employer à son sujet le terme de conversion ? Puis, le croyant s'étant fait chez lui apologiste, mais apologiste qui attaque plus qu'il ne défend, nous relèverons ses critiques à l'adresse du protestantisme et nous essayerons de dire ce qu'elles valent.

A mesure que nous avançons dans notre travail, nous avons appris que l'attitude religieuse de Brunetière avait retenu l'attention d'un nombre d'écrivains beaucoup plus grand que nous ne supposions, lesquels pour la plupart, s'ils ne l'ont pas connu particulièrement, l'ont vu vivre et agir. Qu'il nous suffise de nommer entre autres, MM. Victor Giraud, Fonsegrive, Melchior de Vogüé, Bellessort, le comte d'Haussonville, Goyau, Denys Cochin. Il est même peu d'articles ou de discours prêtant à controverse — et qui donc pourrait en dire le nombre, — qui n'aient trouvé leur adversaire au moment de leur apparition. Pour la partie que nous avons étudiée, les noms de MM. Auguste Sabatier, Frommel, Viénot, Puaux, Dartigue, Darlu, reviennent d'eux-mêmes à notre souvenir. Venant après eux tous, nous n'es-

pérons pas dire quelque chose d'absolument nouveau. Si jamais nous avons eu cette illusion, nos lectures nous l'auraient fait perdre : ce qu'un tel n'avait pas vu, tel autre le relevait ; celui-ci nous prenait ce que celui-là nous laissait.

Mais, tout en n'ayant pas de fausse prétention, il ne peut nous être qu'utile, de nous arrêter un instant devant l'attitude religieuse de Brunetière. Il a été un homme de conscience ; il a pensé ; il a agi ; il a souffert et ainsi, il a pour nous des choses intéressantes et des choses vraies.



Ferdinand Brunetière naquit le 19 juillet 1849, à Toulon. Au hasard des déplacements de son père, inspecteur des services administratifs de la marine, ses années d'enfance furent partagées entre la Provence et la Bretagne : Brest et Lorient d'un côté, Toulon et Marseille de l'autre. A dix-neuf ans, muni de ses deux baccalauréats, il vint à Paris pour se préparer à l'Ecole normale. Il échoua une première fois en 1869. Engagé volontaire dans un régiment de marche, il participa, pendant les événements de 1870, à la défense de Paris. Dès 1871, ne désirant plus se représenter à l'Ecole normale, il revint à Paris et donna, pour vivre, des leçons à l'institution Lelarge. D'une intelligence exceptionnelle et d'une prodigieuse mémoire, l'étudiant s'imposa quand-même une rude discipline d'ordre et de travail. Grâce à elle, il acquit une solide érudition qu'il ne devait cesser d'accroître jusqu'à sa mort. Cette érudition lui permit d'aborder les questions les plus diverses et de les traiter d'une manière jamais médiocre.

Après avoir collaboré à la « *Revue Bleue* » et au « *Parlement* », il entra en 1875 à la « *Revue des Deux-Mondes* » qu'il dirigea à partir de 1893, et dans laquelle il devait se faire toute sa carrière d'écrivain. Il y inséra chaque mois des études critiques sur les livres récemment parus, puis y donna des travaux de plus longue haleine, détachés de ses œuvres. Nommé maître de conférences à l'*Ecole Normale* en 1886, il fut chargé d'un cours libre de littérature en *Sorbonne* en 1893. La même année il était reçu à l'*Académie française*.

Très détaché du problème religieux jusqu'en 1891, positiviste au vu au su de tous, il en fut, à partir de cette date, manifestement préoccupé. Cependant il n'adhéra définitivement au catholicisme qu'en 1900. Cette adhésion lui valut, à la fin de sa carrière, certaines hostilités. Ne professant plus en *Sorbonne*, le Collège de France lui demeura fermé. Il avait commencé à l'Odéon une série de conférences sur l'*Encyclopédie et les Encyclopédistes*, lorsque la phtisie dont il souffrait depuis deux années lui ravit l'usage de la parole. Plus actif que jamais, il n'en continua pas moins à répandre ses idées dans des articles, des brochures et des livres, jusqu'au jour où la mort elle-même vint lui faire poser la plume, le 9 décembre 1906. Il avait cinquante-sept ans.

---



## CHAPITRE PREMIER

---

### L'HOMME

- I. — *Son tempérament.*
- II. — *La nature de son esprit.*

#### I.

« Au physique il était petit, mince, presque chétif, mais nerveux. Extrêmement soigné dans sa mise, toujours tiré à quatre épingles, sa figure maigre et fine restée si longtemps jeune, avait je ne sais quoi d'impérieux et de dédaigneux, sous la moustache courte et drue et dans la commissure des lèvres. Son regard était aigu derrière les verres d'un lorgnon qu'il ne quittait jamais. Il marchait d'un pas ferme et bref. Rien n'était raide en lui ; mais tout était ardent, et comme prêt au bond. De ce corps frêle, qui ne sera dans les dernières années que l'enveloppe transparente d'une volonté tendue, sortait une voix admirablement timbrée, grave et claire, et même claironnante, capable de remplir une cathédrale. Partout où il entraît, un souffle de vie brûlante pénétrait avec lui. Le mal qui le consume fera de lui un squelette. Mais ce squelette gardera jusqu'à la dernière heure le don mystique de l'autorité (1). »

Avant toute autre impression et dès le début, cette même autorité qui frappait dans la personne de Brunetière, frappe aussi dans ses écrits. D'emblée il a le ton intolérant d'un dogmaticien en possession de ses idées maîtresses. A vingt-cinq ans, tout autant qu'au jour de mort, il est persuadé que les grandes époques de l'histoire d'un peuple « sont celles où les forces que repré-

(1) Bellessort, *Revue hebdomadaire*, 4 nov. 1911.

sentent la religion, la science, la tradition, l'art, ont su se mettre en équilibre » ; que pour l'instant cet équilibre est rompu en France ; mais qu'il est possible de le rétablir en prenant, contre « la fureur de la nouveauté et contre les cheminements de l'individualisme » la défense de la « tradition et de l'ordre français ». Il suffirait pour cela de « vouloir », d'user davantage de cette faculté, « la plus rare de nos facultés, en même temps que la véritable ouvrière du progrès personnel et social » (1).

Ce ton autoritaire, chez Brunetière, est affaire de tempérament. Il est bien né en Provence, mais il a passé la moitié de sa jeunesse en Bretagne, et puis il a hérité, par ses ascendances maternelle et paternelle, du génie combattif de la Vendée.

Pendant toute sa vie il a donné l'exemple d'une « volonté qui s'affirme ». Au Lycée Louis le Grand déjà, il faisait à tous l'impression de quelqu'un « qui n'attend rien des circonstances ni des hommes, mais tout de lui-même pour atteindre le but qu'il s'est proposé. » Son ambition est alors, d'écrire un jour à la Revue dont il deviendra plus tard le directeur, et de professer au Collège de France. Puis, « soyez sûrs », ajoute M. Bellessort, à qui nous empruntons ces détails, « soyez sûrs qu'il nourrit déjà celle d'être académicien ». Sa volonté, il l'affirma, lorsque, après la guerre, il refusa de préparer une seconde fois le concours de l'Ecole normale, par mépris pour « les carrières toutes faites et les routes battues. » C'est à force de volonté qu'il put répondre, vingt années durant, aux besoins de sa quadruple activité : il était à la fois « maître de conférences à l'Ecole normale et directeur d'une grande revue, publiciste faisant des campagnes d'articles et orateur faisant des campagnes de conférences (2) ». Il a voulu suivre les lentes étapes de son évolution vers le catholicisme et ne jamais anticiper sur elles malgré les regards approbateurs de toute la partie intellectuelle de

(1) *L'Art et la morale*, passim.

(2) Paul Bourget, *Le Temps* du 11 déc. 1906.

l'Eglise, et malgré les témoignages de faveur d'un « grand » pape. Sa volonté le servit enfin, dans l'attitude héroïque qu'il sut garder pendant les années de sa longue agonie.

Autoritaire par tempérament, Brunetière l'était encore par éducation. Dans une famille de fonctionnaires et qui donna plusieurs hommes de valeur à l'armée, on devait connaître l'ordre et la discipline. De plus son père voulut pour ses enfants « une éducation chrétienne et sévère, dont la sévérité était tempérée seulement par la tendresse d'une mère qui sentait sa fin prochaine ». Enfin, Brunetière enfant a habité la Bretagne pendant huit ou dix ans. « C'était à l'âge, dira-t-il lui-même, où nos impressions se gravent d'autant plus profondément en nous que nous n'y prenons pas garde, qu'elles s'y déposent en quelque sorte, pour y former comme le lit de nos plus ineffaçables et de nos plus chers souvenirs (1) ». Le souvenir qu'il a emporté de la Bretagne, c'est précisément celui du coin de la France où la tradition a gardé le plus d'empire. Et si nous voulons savoir d'une manière sûre ce qu'il en pense, écoutons-le plutôt en rendre ainsi hommage aux Bretons : « Sur le granit et sur le silex, a dit de vous Michelet, marche la race primitive, un peuple de granit aussi » ; et moi, dans l'effacement contemporain de presque tous les caractères ; dans l'espèce de honte que les convictions énergiques semblent avoir d'elles-mêmes ; dans la lente dissolution et comme dans l'éparpillement des consciences, je ne trouve rien de plus beau, ni dont je sois plus heureux que de pouvoir vous féliciter ou vous remercier même, — comme d'un utile et précieux exemple, — que cette rare solidité. » (2).

En troisième lieu, Brunetière est demeuré autoritaire par suite des circonstances. « Aucun de nous, a-t-il écrit lui-même, n'est si philosophe que de pouvoir s'isoler tout à fait des événements de son temps, et la vie publi-

(1) *Discours de Combat*, 3<sup>e</sup> série, p. 8.

(2) *Le Génie Breton*, pages 13 et 14.

que a son retentissement jusque dans la sphère de la pensée pure ». (1) Or les premiers événements dont il subit l'influence furent ceux de 1871. On sait quel retentissement ils eurent parmi la jeunesse française contemporaine, et comment ils développèrent chez les uns, le mépris de l'humanité; chez les autres, l'individualisme anarchique. C'est plutôt de cette seconde manière qu'ils semblent avoir influencé Brunetière, autant que permettent de le supposer ces paroles de son frère : « il croyait avoir assisté à la faillite de l'ordre traditionnel. Les cruels démentis infligés aux rêves généreux de sa première jeunesse, avaient ébranlé sa foi dans la puissance de l'organisme social et avaient exaspéré son sens individuel. Puisque la société ne pouvait rien, puisque c'était la banqueroute, puisqu'elle se mourait, lui qui voulait vivre, il se tirerait d'affaire sans elle. » (2) Effectivement, il ne s'est jamais fait le débiteur de la société : il a mérité les distinctions dont il fut l'objet, et même il a mérité de la société, plus qu'elle ne lui a donné. Mais cette exaspération de son sens individuel ne devait être que passagère. Ce pouvait être une raison, pour lui, « parce que l'individualisme était à la mode au temps de sa jeunesse de rompre en visière avec cette tendance dangereuse » ; mais surtout, il s'est astreint, pendant sa vie d'étudiant, à une rude discipline d'ordre et de travail. C'est à force de volonté qu'il triompha. Il sentit d'autant plus le prix de la victoire, que le danger couru avec été plus réel et qu'il risquait à chaque instant de renaître. En 1875, Brunetière commençait sa carrière littéraire ; il était armé pour la lutte, et il se dressait en ennemi juré de l'individualisme.

Mais ce dogmaticien autoritaire n'est pas seulement celà. C'est un inquiet. Au point de vue national, les événements de 1871 alarmèrent dans sa fierté l'ardent patriote qui était en lui. Il conserva son « désir passionné et son espoir indéfectible d'une France unie, disci-

(1) *Discours de Combat*, 2<sup>e</sup> série, p. 234.

(2) Voir *Correspondance inédite*, page 7.

plinée, forte comme jadis de ses traditions et de ses gloires, et, comme jadis encore capable d'imposer sa volonté aux puissants de ce monde ». (1) Mais en face des Français qui venaient de se déchirer et de s'entre-tuer, il jugea urgent de défendre « les droits de la tradition qui sont ceux de l'esprit français, et en un certain sens de la patrie. » (2) A ses compatriotes il tint ce langage : « c'est autour d'une tradition, que se sont groupés et formés les hommes en corps de nations ; ce sont leurs traditions qui empêchent les peuples à chaque moment de leur vie collective, de se désagréger pour se disperser en poussière ; c'est le prix qu'ils attachent à leurs traditions qui est pour eux leur seul gage d'avenir et leur unique promesse de durée. » (3)

Au point de vue social, il a noté l'un des premiers l'« anarchie dans les idées, dans les âmes et dans la conduite, que présente une portion notable — et croissante — de la société française contemporaine ». L'un des premiers il a relevé la gravité de cette crise actuelle de la morale. Se sentant chargé d'âmes, il a dénoncé le mal, et s'est demandé quel en était le remède. Nous dirons plus loin où il a cru pouvoir le trouver.

Enfin, ce dogmaticien autoritaire et inquiet est triste. Souvent les accents qu'il fait entendre sont ceux d'un pessimiste. M. Paul Bourget (4) a placé l'origine de cette tristesse dans les années de dure préparation à l'institution Lelarge. A notre avis c'est exagéré et faux. Non seulement Brunetière n'a pas connu la misère, mais il accepta le travail comme un dérivatif à ses sombres pensées. De plus, les heures de succès une fois venues, n'auraient-elles pas dissipé sa mélancolie ? M. Bellesort dit avec beaucoup plus de justesse, qu'il est triste « comme un homme qui s'est vaincu mais qui ne dort que d'un œil sur sa victoire ». Une semblable appréciation nous semble autorisée par ces mots de Brunetière

(1) Victor Giraud, *Maîtres de l'heure*, 1<sup>er</sup> vol. p. 62

(2) *Essais sur la littérature contemporaine*, p. 355.

(3) *Histoire et Littérature*, 3<sup>e</sup> vol. p. 351.

(4) *Le Temps* du 11 nov. 1906.

même : « c'est si peu de chose qu'une volonté d'homme ! L'ironie de la fatalité se complaît si visiblement à déjouer nos plus savants calculs ! Un vainqueur est si près d'un vaincu ! » (1)

Ce après quoi il ne nous semble pas dénué de toute raison d'ajouter qu'il a pu garder d'une part, quelque chose de la mélancolie du ciel breton, et subir d'autre part, l'influence des idées pessimistes en faveur pendant le dernier quart du siècle passé.

## II.

Dans le domaine de l'esprit, Brunetière a été doté d'une intelligence exceptionnelle, toujours en éveil et particulièrement apte à embrasser les questions, à saisir leurs points de contact et leurs différences. C'est un de ces génies constructifs qui, en face d'un édifice, l'admirent dans son ensemble et imaginent, sous les travaux — frises, décors, sculptures — par lesquels l'art distrait les regards, les lignes de la charpente soutenant la masse. Ils les suivent, retrouvent leurs points de croisement, comment elles se rejoignent et se soudent les unes aux autres. C'est là toute leur jouissance artistique, et ils éprouvent quelque chose de semblable en face des grands systèmes, de leur unité, de leur audace de compréhension et de leur harmonie dans le développement des différentes parties. Ils pensent par masse.

La présence de cet esprit se remarque chez Brunetière à la manière dont il conduisait une étude critique ou ordonnait une conférence, traitant chacune des parties proportionnellement à l'ensemble, et sans permettre jamais à un développement particulier de faire perdre de vue le but poursuivi. L'œuvre de cet esprit fut l'application à l'histoire littéraire, de la méthode évolutive. Il est l'auteur de la théorie de l'*Evolution des genres*, selon laquelle les genres littéraires sont assimilables à des espèces vivantes. Il convient de re-

(1) *Histoire et Littérature*, 3<sup>e</sup> vl. p. 44.

chercher à leur sujet « de quoi ils se forment et en quoi ils se transforment. Et comme ils ne sont pas isolés dans l'histoire,... il y a lieu enfin d'étudier les rapports qu'ils entretiennent entre eux, et les lois de la concurrence vitale qui régit leur développement respectif. » (1). C'était dramatiser l'histoire de toute notre littérature ; aussi, le maître de cette théorie excellait-il à trouver les auteurs qu'il appelait « types de transition, » (2) et à noter, dans l'œuvre complexe d'un écrivain la pièce ou le livre qui forme le trait d'union entre les différentes parties. Quelques dangers que présente cette théorie, et que son auteur lui-même semble avoir reconnus, il n'en reste pas moins vrai qu'elle a renouvelé la critique, en introduisant un ordre nouveau, dans des sujets sans cesse rebattus. L'esprit constructif de Brunetière se trouva satisfait, lorsque, par son adhésion au catholicisme, il pénétra dans cette institution grandiose que représente l'Eglise hiérarchisée et soumise à son chef suprême. Ce qu'il aima dans le catholicisme, à côté de sa valeur sociale, c'est son extraordinaire « plasticité », sa mystérieuse « puissance de conciliation, de réduction et d'assimilation » par laquelle il canalise les efforts individuels et s'enrichit de toutes les tentatives qui aboutissent ailleurs à la formation d'un parti ou d'une secte.

Est-ce à dire que cet esprit si résolu, « épris d'idées nettes et de solutions fermes », n'ait jamais dévié, ou qu'il ait toujours su éviter les exagérations ? Non, il a l'humeur contredisante et il aime le paradoxe. Se défier des formules qui courent les traités de rhétorique, renverser un jugement établi, émettre son avis en présence d'un avis contraire, c'est une tendance chez lui non moins « instinctive que raisonnée. » Qu'il parle ou qu'il écrive, c'est toujours pour convaincre un adversaire ; mais cette lutte l'amène souvent à outrer sa pensée. Telle est du moins l'explication que nous donnons aux exagérations — on serait presque en droit de

(1) V. Giraud, ouvrage cité, p. 86.

(2) *Etudes critiques*, 6<sup>e</sup> série, p. 80.

dire: aux contradictions— rencontrées ça et là à travers son œuvre, et que sa propre évolution ne suffit pas à expliquer. Ainsi, ce défenseur de la tradition prenait avec elle des libertés singulières. Il en éprouvait les titres et il n'a jamais abdiqué pour elle, « l'autonomie de son sens personnel. » Ainsi, tout en condamnant les individualistes, c'est-à-dire tous ceux qui tirent de ce qu'ils appellent, eux, leur conscience et de ce qu'il appelle, lui, leur orgueil, « l'insolente prétention de ne relever en tout que d'eux-mêmes et d'eux seuls, — ceux qui de leur autorité privée s'érigent publiquement en juges souverains des actions et des pensées des autres; — ceux qui ne voient dans l'Etat, dans la patrie, dans la société, que les serviteurs de leurs vanités ou les instruments de leur ambition ; — ceux qui se considèrent eux-mêmes comme un monde, ou si vous l'aimez mieux, comme le centre du monde » ; (1) tout en refusant, contre Vinet, (2) de distinguer entre individualisme et individualité, il pensait cependant qu'on ne peut pas condamner l'individualisme, sans lui accorder quelque circonstance atténuante : « Si la liberté de l'esprit, dit-il, si son honneur même, si la dignité de la pensée sont intéressés à ce que nous n'admettions rien sans l'avoir vérifié par nous-mêmes..... si, la société des hommes n'étant peut-être rien de mystique, mais uniquement et tout simplement la somme des individualités qui la composent, le perfectionnement individuel nous apparaît ainsi comme la condition du progrès social. On n'a pas vu jusqu'à présent de total qui ne s'accrut de l'augmentation de l'un quelconque de ses termes (3). » Ainsi en-

(1) *Les Ennemis de l'âme française*, pp. 202, 203.

(2) Dans ses *Etudes sur Blaise Pascal*, p. 101. Vinet disait : « Il ne faut point confondre ces deux ennemis jûrés, l'Individualisme et l'Individualité : le premier, obstacle et négation de toute société, la seconde à qui la société doit tout ce qu'elle a de saveur, de vie et de réalité.

A ce propos, Brunetière demandait dans son étude intitulée : *La Religion comme Sociologie*, p. 213 : « Individualisme, Individualité, s'il ne faut pas les confondre, Vinet aurait bien dû nous dire de quelle manière ou par quel artifice, on réussira jamais à les distinguer. »

(3) *Evolution de la poésie lyrique en France au 18<sup>e</sup> siècle*, 1<sup>er</sup> vol. p. 305

core, faisant l'apologie du pessimisme, il arrivera à conclure que c'est la doctrine qui entretient le mieux parmi les hommes, l'activité, la charité et l'espérance (1). Ainsi enfin, et pour ne pas prolonger davantage, attentif comme il le fut au côté social de la religion, il répéta sur tous les tons qu'il n'y a pas de religion personnelle,, et que, vouloir qu'il y en ait une, c'est trouver la formule par excellence de l'irréligion.

Quoi qu'il en soit de ses exagérations, comme aussi de sa partialité pour les auteurs dont les idées se rapprochaient des siennes, et de ses rigueurs à l'égard de ceux qu'il n'aimait guère, nous ne pouvons taire ici notre admiration pour ce lutteur dont l'œuvre reste « l'une des plus considérables et des plus originales de ce temps. » L'étendue de son érudition et la vigueur de son intelligence lui ont permis de traiter les sujets les plus divers, les plus éloignés les uns des autres : Morale, pédagogie, critique, histoire, philosophie, sociologie, théologie, il a tout abordé, et « s'il n'a pas tout renouvelé, il a rarement laissé les choses exactement dans l'état où il les avait prises. »

---

(1) *Essais sur la littérature contemporaine*, p. 56-80, entre autres nombreuses études ou allusions.

## CHAPITRE DEUXIÈME

### SON ÉVOLUTION RELIGIEUSE

- I. — *Vaine tentative de Brunetière pour fonder une morale sociale indépendante. — Une morale n'est rien si elle n'est pas religieuse. Brunetière se tourne vers le christianisme.*
- II. — *Le catholicisme est la forme du christianisme la plus favorable à la régénération de la morale sociale. Brunetière se tourne vers Rome. Est-ce une réelle conversion religieuse ?*
- III. — *Au point de vue religieux, quelles sont les influences que Brunetière a subies au cours de son évolution ? Bossuet, Pascal, Vinet.*

#### I

« On l'a pu croire agité d'autres soins, et, en effet, il l'a été. Mais si la question religieuse n'a pas toujours été la première ou la plus évidente de ses préoccupations, elle en a été certainement la plus constante, et disons, si on le veut, par instants, la plus sourde, mais en revanche la plus angoissante. (1) » C'est à propos du XIX<sup>me</sup> siècle que Brunetière parle ainsi, mais nous ne pouvons nous empêcher de voir en elles l'expression de son propre état d'âme. La question religieuse n'a pas toujours été la première, pour lui, mais elle n'a jamais cessé de le préoccuper.

Il dira bien un jour qu'il fut « élevé dans l'incuriosité des questions religieuses » (2), mais c'est selon nous en suivant sa tendance à l'exagération. Il avait reçu une éducation chrétienne, il savait de la religion « ce que le catéchisme en enseigne, » et il avouait qu'il ne pour-

(1) *Etudes critiques*, 7<sup>e</sup> série, p. 294.

(2) *Discours de combat*, 2<sup>e</sup> série, p. 167.

rait lui « nuire d'en savoir davantage. » (1). De plus, porté comme il l'était vers le XVII<sup>me</sup> siècle, et dans ce siècle, vers Bossuet qu'il lut et relut, — se le convertissant en « sang et en nourriture, » ne s'était-il pas ouvert « presque à son insu, à un ordre d'idées et de préoccupations auxquelles le commerce assidu de Darwin et d'Aug. Comte n'aurait pu suppléer ? » Enfin, il s'est posé à lui-même et de très bonne heure, le problème que l'âme passionnée de Pascal agite dans les Pensées, « problème que tout être qui pense doit aborder, discuter et résoudre une fois au moins dans sa vie » (2). Plus tard, à un moment où il cherchait encore la solution de ce problème, mais en pressentant de quel côté elle devait se trouver, il disait : « Indépendamment de toute idée religieuse, ne peut-on pas croire que, de tous les problèmes, le plus important et le plus tragique pour nous, c'est encore celui de notre destinée ? Je le crois pour ma part, et qu'il l'est même d'autant plus que nous sommes plus libres et plus dégagés de toute espèce de confession. Catholiques ou protestants, c'est quand nous sommes vraiment « chrétiens », que nous pouvons à la rigueur nous passer d'agiter la question ; elle est résolue ; et nous ne sommes chrétiens qu'autant que nous la tenons fermement pour résolue (3) ».

Jusqu'au jour où cette question étant résolue pour lui, il cessa de l'agiter, Brunetière s'est réservé le droit de chercher ailleurs que dans la religion, le fondement à la morale ; car il est moral par instinct, et de tout temps l'essentiel a été pour lui l'action, la vie, plutôt que la spéculation. Mais *la morale indépendante* qu'il veut fonder est *sociale* plus qu'individuelle. Il est surtout préoccupé par la manière dont les hommes doivent vivre entre eux.

Disons cependant, dès à présent, à l'honneur de ce moraliste qui se détache de la croyance, le respect qu'il a toujours gardé pour les religions, pour ce qu'elles ont

(1) *Etudes critiques*, 3<sup>e</sup> série, p. 55, septembre 1885.

(2) *Idem*, p. 30.

(3) *Essais sur la littérature contemporaine*, p. 112. 1<sup>er</sup> mars 1890. Voir encore : *Questions de critiques*, p. 285, du 1<sup>er</sup> juin 1888.

inspiré « d'efforts, de sacrifices et de dévouements, » et surtout pour le christianisme qu'il ne pouvait s'empêcher d'étudier au point de vue historique. Contre Diderot, qui l'a mal jugé, il s'écriait — en 1880 — « Supposons qu'il ait raison ; supposons qu'au XVII<sup>e</sup> siècle il ait eu le droit de ne voir dans le christianisme qu'un amas de « superstitions impertinentes », et de « pratiques abominables » ; allons plus loin, suivons-le jusque dans cette honteuse dérision de l'Evangile, et supposons un instant avec lui que dix-huit siècles de christianisme aient tiré leur origine d'une fable enfoncée dans la mémoire des hommes par la violence et la brutalité ; rien n'est plus contraire à la vérité de l'histoire, on le sait ; mais n'importe, accordons-lui comme à Voltaire, tout ce qu'ils nous demandent ; ils n'oublient qu'un point, un seul point, et ce seul point est tout : c'est que, pendant dix-huit-cents ans, ce qu'il y a de plus gracieux, comme ce qu'il y a de plus héroïque, ce qu'il y a de plus humble comme ce qu'il y a de plus fier, est venu se greffer sur cette tige... » (1). « Si nous sommes encore aujourd'hui, disait-il ailleurs, capables de quelque moralité, ne devons-nous pas reconnaître que c'est à dix-huit siècles passés de christianisme, que nous le devons ? »

Bossuet, un des maîtres de la chaire chrétienne, était-il attaqué ? Voici comment Brunetière le défend : « On prétend que l'*Histoire universelle* ne l'est point ; que, d'ailleurs, il n'est pas permis de subordonner, comme Bossuet, l'histoire d'Athènes ou de Rome à celle du peuple juif ; et que ce n'est pas enfin la Providence, mais la Fortune ou la nécessité qui gouvernent le monde. *J'admets ce dernier point*, mais à condition que l'on reconnaisse aussi qu'un évêque et même un chrétien ne sauraient y souscrire sans renoncer à leur foi. Sur un problème dont les éléments sont au-delà de notre portée, ils ont une opinion ou plutôt une croyance ; nous en avons une autre ; la leur est la meilleure pour eux com-

(1) Reproduit dans le *Bulletin de la Semaine*, du 14 janvier 1914, d'après M. V. Giraud, *Maîtres de l'heure*, 2<sup>e</sup> vol., (Hachette 1914).

me la nôtre pour nous ; et ni les uns, ni les autres nous n'en sommes, hélas, de plus grands philosophes. » (1).

Il n'a jamais eu, à l'égard des chrétiens, une attitude hostile, et au moment même où ses convictions intimes étaient à l'opposé des leurs, il se montra très tolérant. Il aurait pu dire de lui-même ce qu'il disait de Pierre Bayle : « catholique ou protestant, un chrétien qui s'émancipe des enseignements de sa religion ne pourrait-il pas si bien faire qu'il n'en retint quelque chose, une ombre, pour ainsi parler, laquelle, en s'y mêlant, ne saurait manquer d'obscurcir la lucidité de ses négations ? » (2).

Il ne s'est jamais détourné de ces questions avec l'air de dégoût particulièrement cher à bon nombre d'incrédulés ; lorsque les besoins de la cause le demandèrent il les aborda franchement, en revendiquant ainsi le droit de s'en occuper : « On reproche à Pascal qui n'était pas théologien d'avoir traité des questions que se réservaient les théologiens, et par son exemple d'avoir induit le monde à les débattre. Mais « le monde » en a le droit, il en a même le devoir. Oui, « le monde » a le droit d'examiner les principes au nom desquels on prétend gouverner sa conduite ; et ces principes, si les théologiens les ont comme à plaisir enveloppés, ou embrouillés souvent dans le réseau de leurs subtilités, « le monde » a le droit de les en dégager ; et si « le monde » ne le peut pas, il lui reste alors la ressource et le droit de juger d'eux sur leurs conséquences. La théologie n'est pas une science qui existe, comme l'algèbre ou comme la physique, indépendamment de ses conséquences, qui leur soit en quelque sorte antérieure ou supérieure, et il n'est pas ici question du « vide » ni du « plein », mais d'agir, et de se résoudre, et de se conduire. La grâce est-elle prévenante, concomitante ou subséquente ? Je n'ai garde de méconnaître l'intérêt du problème, et je crois que je pourrais le montrer au besoin. Mais ce que je demande, ce que j'ai le droit

(1) *Etudes critiques*, 6<sup>e</sup> série, p. 221, en 1888.

(2) *Etudes critiques*, 5<sup>e</sup> série p. 177, 1<sup>er</sup> août 1892.

d'exiger qu'on me dise avant tout, c'est où me mènera la solution qu'on en donne ; et, de cette solution, ma conscience est apte à connaître, elle ne m'a même été donnée que pour celà. C'est ce que Pascal a cru et c'est ce que nous croyons comme lui. Sans se séparer de l'Eglise, et même en continuant à faire corps avec elle presque malgré elle, il a réclamé pour le « monde » les explications qu'il semblait qu'on lui refusât. » (1).

Une Eglise qui ravit au monde le droit de s'occuper des questions qui l'intéressent, c'est bien, semble-t-il un des premiers griefs que Brunetière ait eus contre la religion, telle que le catholicisme la lui a présentée. Car ce traditionaliste, avons-nous dit, n'a jamais abdiqué son sens propre et pendant un temps au moins, il a défendu les droits de sa raison. C'est « pour avoir oublié, dans son avidité de domination, cette leçon de l'historien, que, si l'homme n'est pas capable de toute la liberté, cependant il n'est pas capable non plus de toute la servitude, » (2) que l'Eglise a succombé au Moyen-Age, dit-il dans la première de ses *Etudes critiques* publiées en recueil. Réfléchissant plus tard au phénomène de « déchristianisation lente » qui est depuis trois ou quatre-cents ans et plus spécialement depuis le XVIII<sup>me</sup> siècle, l'histoire de la pensée religieuse, il en trouvait la cause première dans ce même rigorisme de l'Eglise : « à la date précise de 1713, les définitions de la bulle [bulle *Unigenitus*] venaient comme barrer les dernières issues par où le sens individuel pouvait encore échapper à la domination tyrannique du dogme. La bulle fermait le catholicisme. Elle niait la discussion. Elle étouffait le peu de liberté qui continuât à subsister sous l'empire de la tradition.... Si la bulle *Unigenitus* a soulevé tant d'agitations dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, et dans l'interminable dispute des appelants et des non-appelants, si l'on a mis tant de violence, nous en tenons ici la raison. Il s'agissait de savoir si, pour penser un peu librement, il faudrait sortir de l'Eglise, ou, pour y res-

(1) *Etudes critiques*, 4<sup>e</sup> série, pp. 83-84, septembre 1890.

(2) *Idem*. 1<sup>re</sup> série, p. 42, 1879.

ter, s'il faudrait accepter d'elle une direction qui s'emparerait même des choses indifférentes. La réponse n'était pas douteuse. » (1).

Des deux autres événements qu'il regardait comme ayant favorisé les progrès de l'incrédulité ou de l'immoralité, — la révocation de l'édit de Nantes, et l'affaire du quiétisme, (2) — l'Eglise se trouvait être responsable de l'un, et elle avait été mêlée à l'autre dans la personne de l'un de ses cardinaux. L'Eglise encore s'était discréditée par ses luttes intestines : « Philosophes et théologiens, catholiques et protestants, jésuites et jansénistes, ultramontains et gallicans, quiétistes, antiquiétistes — et je ne parle que de la France, — on était en effet lassé de leurs interminables disputes. » (3).

Enfin, dans un siècle (le XVIII<sup>e</sup>), tout à l'idée de progrès, les doctrines de l'Eglise s'opposaient au progrès tant intellectuel et matériel, que moral. Ce serait une grande page que nous devrions encore citer ici ; nous en transcrivons la conclusion : « Et nous, aujourd'hui même, quand nous concevons le progrès sous le christianisme, il ne faut pas nous le dissimuler, c'est à peu près comme Bossuet concevait la liberté sous la Providence, à la lumière de la foi, sans espérance de pénétrer le mystère, et par un effort de la volonté. » (4). Si nous ajoutons à cela le travail de laïcisation de la science et de la philosophie, nous posséderons vraisemblablement les « *deux ou trois raisons très fortes, selon Brunetière, pour lesquelles il importe que la morale achève de s'affranchir des religions positives.* » (5). Point n'est besoin de « mêler la religion à la morale, » point n'est besoin pour bien vivre « d'une règle qu'on place en dehors et au-dessus de la nature. » (6). Sans recourir à une révélation ni à une religion, la seule considération de la nature suffit à nous convaincre de la nécessité d'un « prin-

(1) *Etudes critiques*, 5<sup>e</sup> série, pp 222-223.

(2) *Etudes critiques*, 5<sup>e</sup> série, p. 212.

(3) *Etudes critiques*, 5<sup>e</sup> série, p. 161.

(4) *Etudes critiques*, 5<sup>e</sup> série, pp. 194-195.

(5) *Etudes critiques*, 5<sup>e</sup> série, p. 182, 1<sup>re</sup> Août 1892.

(6) *Etudes critiques*, 4<sup>e</sup> série, p. 221, 1<sup>re</sup> Août 1890.

cipe réprimant ». Ce n'est point d'en haut que nous l'avons reçue, mais de la pratique même de la vie, mais de l'expérience de l'histoire.

Pour fonder cette morale indépendante, Brunetière s'adressa aux doctrines philosophiques régnantes : l'évolutionisme, le pessimisme et le positivisme, sans qu'il nous soit possible de dire le moment précis où ces trois influences se sont partagées la direction de sa pensée.

A l'école de Renan et de Taine, il s'est imprégné de positivisme, mais on ne peut pas dire s'il a eu dès l'abord, cette connaissance de la philosophie d'Auguste Comte, que dénotera l'étude : *De l'utilisation du positivisme*.

Il a lu et relu Darwin, à l'âge où l'on vit de la pure vie de l'intelligence. Il l'a lu au moment où la pensée du siècle se tournait vers l'évolutionisme, et il a cru lui aussi à ce « dernier produit de l'esprit philosophique et scientifique. » Il resta dès lors un évolutioniste convaincu. Plus tard, lorsqu'il eut commencé à regarder vers le catholicisme, il s'est efforcé d'harmoniser les enseignements de la doctrine évolutive avec les « leçons de l'éternelle morale » : (1) et de « rassurer les esprits un peu timides, à qui les exagérations de quelques évolutionistes... ont persuadé que la doctrine de l'évolution était incompatible avec l'intégrité de leur foi chrétienne. » (2)

Une manière de faire, habituelle à Brunetière, c'était de juger une philosophie d'après ses conséquences, d'après la « vérité prochaine, active pour ainsi parler, et pratique » qu'elle enseigne, parce que le philosophe, à son avis, aussi bien que le théologien et le jurisconsulte « a pris charge d'âmes en traitant les questions d'où dépend toute la conduite humaine. »

C'est pourquoi, pessimiste par tempérament, il le

(1) Voir l'étude : *Moralité de la doctrine évolutive*, de 1895.

(2) Voir, dans *Etudes Critiques*, 6<sup>e</sup> série, « La doctrine évolutive et l'histoire de la Littérature », p. 2. Confronter, dans les *Questions actuelles*, les pages intitulées : *Moralité de la doctrine évolutive*.

demeura lorsque, ayant étudié la doctrine de Schopenhauer, il fut amené à en rechercher les causes et à en établir les conséquences. Au nombre des causes il plaçait l'« influence de Darwin et des théories évolutionnistes, — concurrence vitale et sélection naturelle » — et les résultats de la science positive selon lesquels nous vivons dans une atmosphère d'ignorance dont nous ne nous affranchirons jamais, enveloppés que nous sommes « de toutes parts comme d'une ombre épaisse que nous essayerions vainement de percer. La sagesse consiste à n'en pas vouloir pénétrer l'impénétrable mystère. » (1) Il passait ainsi naturellement de l'évolutionnisme et du positivisme au pessimisme, dont il se fit le défenseur dans un article intitulé : *La philosophie de Schopenhauer et les conséquences du pessimisme*, en novembre 1890 (2).

« Le pessimisme, y dit-il, est une morale ; l'optimisme... ne peut être qu'une métaphysique... Mais ce qui fait la force du pessimisme, c'est que, s'il se couronne, en quelque sorte, aussi lui, d'une métaphysique, elle est induite, non déduite ; ultérieure à la connaissance de l'expérience des choses, au lieu de leur être comme imposée et superposée du dehors.... »

Puis il continuait en montrant dans la doctrine de Schopenhauer, la source de la justice, de la charité, du dévouement, de l'abnégation et du sacrifice. Et cette morale n'est point neuve, bien loin de là :

« Elle s'accorde pleinement avec les véritables dogmes chrétiens qui la contiennent en substance et qui la résument... car ce qu'on ne peut nier, à moins de nier l'évidence même, c'est qu'à leur origine, dans leur fond et en soi, le bouddhisme et le christianisme soient des religions pessimistes... « Ce qu'il y avait de plus élevé, mais surtout de plus difficile à faire admettre aux hommes dans la morale du bouddhisme ou du christianisme, la gloire de l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* est de l'avoir proprement et véritablement laïcisé. Bien loin d'être inouïes, ses conclusions ne sont pas nouvelles, ce qui, sans doute, est une preuve de leur solidité, mais il y est arrivé par des chemins tout nouveaux, qu'il s'est frayé tout seul, et c'est sa grande originalité. L'enseignement que les

(1) *Revue Bleue*. *Les causes du pessimisme*, 30 janvier 1886.

(2) *Essais sur la littérature contemporaine*, pp.56-80.

grandes religions pessimistes avaient dérivé, pour ainsi dire, de la révélation, et à l'origine duquel, en mettant le miracle ou le mythe, elles avaient donc aussi mis l'obligation de croire, l'abdication du sens propre, l'acte de foi ; Schopenhauer l'a tiré du seul spectacle de la vie, et dépouillant la doctrine de son enveloppe théologique, il a prétendu la fonder sur la considération toute philosophique du monde et de l'humanité. »

Ces lignes ne laissent aucun doute sur la conclusion qu'en tirait leur auteur, bien que pour celui-là, la morale ne semblât plus être séparée de la religion par une cloison étanche. Il les mêlait du moins, lorsqu'il ajoutait :

« Deux choses paraissent aujourd'hui presque également certaines : l'une, que si l'on a pu jadis rêver de concilier ensemble la raison et la foi, c'était bien un rêve que l'humanité ne recommencera plus ; et l'autre, que la science non seulement ne résoudra jamais l'énigme du monde et de la destinée, mais encore que les questions mêmes qui nous intéressent le plus demeureront toujours en dehors de ses prises. Les religions pourront donc passer, en tant que leurs mystères, sans lesquels elle ne sont que des philosophies, prétendront s'imposer à la raison, désormais et pour toujours émancipée par la science. Elles ne passeront point, en tant qu'elles sont quelque chose de plus et d'autre que la science ; en tant qu'elles touchent à des problèmes qui, pour ne pas pouvoir être mis en équations, n'en sont pas moins réels ni moins graves ; en tant qu'elles répondent à d'autres besoins, plus universels, plus profonds, — et plus nobles peut-être — que celui de connaître.

« Ne le voyons-nous pas bien depuis quelques années ? Les temps ne sont plus du matérialisme et du positivisme, ni même du rationalisme. On ne croit plus qu'il soit ni permis ni possible à l'homme de se retrancher l'examen des seules questions qui l'intéressent à vrai dire... De là cette renaissance de l'idéalisme, de là ce besoin de croire qui se manifeste quelquefois d'une étrange manière, il est vrai, mais qui n'en est pas moins sincère. De là cet effort que l'on fait un peu dans tous les sens et dans toutes les directions : ceux-ci pour démontrer « la vertu morale du christianisme » et que les morceaux en sont bons ; ceux-là, dont on a tort de rire, pour acclimater parmi nous je ne sais quel bouddhisme : d'autres encore pour établir sur des bases nouvelles les vérités qui chancelent sur les fondements qu'on leur donnait jadis ; et tous ensemble, si l'on y veut bien regarder d'assez près, pour sauver de la religion ce qu'ils sentent bien qu'on ne pourrait en laisser périr sans laisser l'homme retourner à l'animalité. Le pessimisme en général, et la philosophie de Schopenhauer en particulier, nous en offrent les moyens. Croyons fermement avec lui que la vie est mauvaise ; et ainsi nous l'améliorerons, puisque, en mettant son sens et son but hors d'elle-même, nous n'y aurons plus cet attachement qui fait une moitié de nos misères. Croyons que l'homme est mauvais ; et, en conséquence, proposons-nous

pour principal objet de notre activité, de travailler à détruire en nous, si nous le pouvons, ou en tout cas d'y mortifier cette « volonté de vivre » dont les manifestations égoïstes font une autre moitié des maux qui rendent la vie si laborieuse à vivre. Et croyons que la mort dont on nous a fait si longtemps un épouvantail, est vraiment, au contraire, une libératrice ; ce qui nous permettra de la regarder fixement, de vaincre ce que la peur que nous en avons mêlé de lâcheté dans tous nos actes, et de la subir ou de la braver au besoin. Croyons-le, parce que tout cela est aisé à croire ; croyons-le parce que tout cela est maintenant court, simple, et facile à prouver. »

Il semble donc bien à ce moment que Brunetière ait pris position, et qu'il ait résolu le « grand problème de notre destinée » en ne tenant compte que de la morale, c'est-à-dire de la partie des religions positives laïcisée par la science et par la philosophie.

Il semble qu'il ait atteint son but : une morale fondée sur tout autre chose que sur l'idée religieuse, et dont les prescriptions pussent s'imposer non seulement à l'homme individuel, mais à l'homme social. « J'avais trente-cinq ans quand cela m'arriva, disait-il lui-même et jé l'ai cru six ou sept ans. » (1)

Pourtant sa solution n'était pas à ce point certaine ou définitive, qu'il ne regardât plus du côté de la religion. Une étude sur la *Critique de Bayle* (2) remettait ainsi tout le problème en question :

« Certes, il est utile de prêcher la solidarité sociale, et il est beau d'avoir fait de la misère de l'homme le fondement et le bien de la société. Mais, quand cela même ne serait pas déjà de la métaphysique, il resterait encore à examiner si l'accomplissement du devoir social épuise l'activité de l'homme ; si l'individu ne se doit pas quelque chose à lui-même ; et s'il n'a pas enfin ce que l'on pourrait appeler des besoins mystiques... Non seulement la morale ne saurait exister indépendamment et en dehors d'une philosophie qui la fonde, mais le problème est toujours en suspens, de savoir si l'on peut la séparer, sans la dégrader, des aspirations religieuses qui la terminent et qui la couronnent... Dans une morale entièrement détachée de la religion ou du sentiment de l'au-delà, de ce que l'on a jadis appelé la « catégorie de l'idéal », uniquement soumise aux exigences de l'intérêt social, il y aurait des temps de se dévouer, si non de se sacrifier, mais je craindrais qu'il n'y en eût d'autres aussi de mentir, de violer sa parole, des temps de prendre le bétail, et la femme et la vie de son prochain. »

(1) Rapporté par M. Giraud. *Les Maîtres de l'heure*.

(2) 1<sup>er</sup> Août 1892, voir *Etudes critiques*, 5<sup>e</sup> série, pp. 152-153.

Néanmoins il attendit encore deux années, avant de se tourner franchement vers le christianisme. Deux années pendant lesquelles ce qui le retint, c'est d'une part, ses études sur le *bouddhisme*, et d'autre part, l'effort même qu'il venait de faire pour trouver en dehors des religions positives ; — « les convictions lentement formées ne s'usent pas en un jour ; il y faut du temps, il y faut de la réflexion ; il y faut surtout l'épreuve de la vie et l'expérience des hommes. » (1).

De tout temps, Brunetière s'est montré curieux de l'histoire des religions comparées. Il fut particulièrement préoccupé par les recherches relatives au bouddhisme, lequel restera à ses yeux, « l'événement qu'on peut appeler, avec l'apparition du christianisme, le plus considérable de l'histoire du monde. » Les différentes questions qu'il se posait à son sujet sont les suivantes : « Comment se fait-il que nous retrouvions en Chine, la morale que nous considérons comme la plus favorable au bonheur du genre humain, le même esprit d'humanité que nous considérons comme le meilleur instrument du perfectionnement, le même rationalisme éclairé que nous considérons comme la véritable religion de l'homme civilisé ! Comment se fait-il enfin, que les seuls peuples qui nous soient parents par l'âme soient précisément ceux qui, selon la critique, nous sont étrangers par la race, les Juifs et les Chinois ? » (2). D'un autre côté, il regardait le pessimisme de Schopenhauer comme un « néo-bouddhisme (3) ». Enfin, il avouait lui-même, qu'aux environs de 1889, et « comme presque tous les jeunes « intellectuels » de sa génération », il connaissait beaucoup mieux, et il avait bien plus étudié le bouddhisme que le christianisme. « Le

(1) V. Giraud. *Les maîtres de l'heure*.

(2) En réalité ces lignes sont de Em. Montégut (*Livres et âmes des pays d'Orient* 1885, chez Hachette). Si nous les donnons comme l'expression des sentiments intimes de Brunetière, c'est que lui-même, après les avoir transcrites, continue ainsi : « La question est toujours pendante, elle offre toujours le même intérêt ; et aussi les mêmes difficultés. Mais n'est-elle pas digne enfin d'être traitée ? » Voir *Histoire et Littérature*, 3<sup>e</sup> série, p. 25, du 1<sup>er</sup> mars 1886.

(3) *Etudes critiques*, 4<sup>e</sup> série, p. 109, septembre 1890.

bouddhisme, devait retarder de quinze années son adhésion au catholicisme. » (1).

Cependant, à l'époque où nous sommes parvenus, il semble bien pressentir la supériorité du christianisme sur le bouddhisme, qu'il a exprimée, un jour en ces termes : « Non seulement, l'idée de progrès ne semble être apparue dans le monde qu'avec le christianisme; mais, depuis le christianisme, elle ne s'est réalisée que dans les sociétés chrétiennes, et les autres, toutes les autres, sauf peut-être l'arabe et pendant un court moment, se sont montrées incapables de progrès. C'est un lieu commun de dire... que l'Orient est le pays de l'immobilité, et ni les anciennes religions, celles de la Chine, par exemple, — et en admettant que ce soit une religion, — ni les religions de nouvelle formation, prosélytes ou conquérants, *l'islamisme ou le bouddhisme*, n'ont réussi à secouer cette espèce de torpeur. » (2)

Quoiqu'il en soit, jusqu'à la fin de l'année 1894, le public (3), le tint pour positivistes, et il l'était par conviction. En février 1892, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, il reprochait à Bossuet, de n'avoir vu « dans l'entreprise de séparer la religion d'avec la morale, que libertinage et qu'immoralité. » C'est en juillet de la même année, qu'il achevait ainsi l'étude sur *La critique de Bayle* : « Dans le temps où nous vivons, si

(1) Entrevue avec M. Victor Giraud, qui a d'ailleurs reproduit ces paroles dans l'une de ses études sur Brunetière.

(2) Nous détachons ce qui suit d'un article paru dans *Le Matin* au lendemain de la mort de Brunetière : « Pendant la première période de sa vie, la plus brillante, celle qui va de 1886 à 1896, Brunetière fut évolutionniste, positiviste, anticlérical. En 1893, une bande d'étudiants échauffés vint le « chahuter » à la Sorbonne et, aux cris de « Vive Zola ! », prétendit l'empêcher de commencer son cours sur « *Les variations des Eglises protestantes*. » Aussitôt les normaliens accoururent, armés de matraques, et délogèrent violemment du grand amphithéâtre les imbéciles perturbateurs. Or, il n'y a pas à s'y méprendre : ce que défendaient ainsi ces jeunes hommes en la personne de Brunetière, ce n'était pas seulement, comme aux temps héroïques, la liberté de la parole et de la pensée, c'était aussi l'esprit moderne, dans ce qu'il avait de plus hardi, de plus noble et de plus fier. » Cité par Fonsegrive. Voir *Brunetière, notes et souvenirs*, p. 21.

(3) *Discours de Combat*, 2<sup>e</sup> série p. 296.

rien ne serait plus urgent que de défendre l'institution sociale contre les assauts, ou plutôt contre les cheminement de l'Individualisme ; si d'ailleurs il est vrai que la doctrine de l'évolution ait laïcisé le dogme du péché originel ; et s'il importe enfin, pour deux ou trois raisons très fortes, que la morale achève de s'affranchir des religions positives....» Enfin, dans un discours de distribution des prix, prononcé le 31 juillet 1894 au lycée Lakanal, après avoir dénoncé l'individualisme et le dilettantisme comme des « ennemis » sociaux à combattre, il évoquait le souvenir des « morts illustres, morts vénérés, morts aimés » qui se reposent « des agitations de la vie dans la paix de la gloire ou *dans le calme profond du néant.* » (1)

Aux lycéens qui l'écoutaient, afin de les armer pour le lutte, il offrait les « certitudes de l'histoire » comme matière de foi :

« ... Et hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra. La véritable foi, celle qui vaincra l'égoïsme et qui nous communiquera la fièvre généreuse de l'action, c'est la foi de l'individu dans les destinées de l'espèce ; et, quoi que les sceptiques en disent, n'est-il pas vrai que le passé nous est ici garant de l'avenir ?... Croyons donc ce que nous pouvons, mais croyons quelque chose, puisque nous savons, puisque vous voyez qu'il n'en faut pas davantage pour agir. A défaut d'une croyance, faisons-nous une foi de ce besoin d'action qui est la loi même de l'humanité, puisqu'à vrai dire l'inaction et la mort ne sont au fond qu'une même chose. N'en obscurcissions pas l'évidence d'une métaphysique inutile..., et je ne sais, après cela, si, comme on vous le promettait, et comme je le souhaiterais, je ne sais

« Si le siècle qui viendra verra de grandes choses »  
mais nous n'aurons du moins démêlé, ni de nos maîtres, si de la France, ni de l'humanité. » (2).

M. Victor Giraud croit sentir dans ces dernières paroles un accent de « lassitude et de découragement. » Peut-être le sentirions-nous comme lui, s'il s'agissait de tout autre que de Brunetière. Mai il était un de ces lutteurs pour lesquels l'épuisement de la lutte semble se transformer en un surcroît d'énergies, et qui ne trouvent dans la vision d'une défaite possible que des rai-

(1) *Education et instruction* ; Appendice, p. 95.

(2) *Education et instruction*, pp. 106-107.

sons pour lutter encore, et pour lutter mieux. Non, ce n'est pas en découragé, c'est en « curieux » purement et simplement, que, trois mois après, Brunetière partait pour Rome. Il était curieux de « renouveler des souvenirs déjà vieux de vingt-huit ans ; » mais, qui sait si sa première curiosité n'était pas de contempler là-bas « l'apogée d'un pontificat qui attirait vers le palais apostolique les pèlerins de beaucoup de diocèses ? » Melchior De Vogüé, Desjardins, Zola, Mme Séverine, Ollé Laprun et bien d'autres, y allèrent vers cette époque ; c'était comme une « pente du siècle » par laquelle Brunetière a bien pu être entraîné. Il ne pouvait d'ailleurs pas lui déplaire, d'être reçu par un pape dont il a admiré entre autres paroles libératrices, celles de l'Encyclique *Rerum novarum*, grâce auxquelles une sorte de « trêve » avait été conclue entre l'Eglise et la société moderne.

Léon XIII le reçut en effet, le 27 novembre 1894 (2).

Ce « grand pape », dont les yeux étaient ouverts sur le vaste monde, cherchait à multiplier les points de contact avec ce monde. Heureux d'accueillir tous ceux qui pouvaient lui servir d'intermédiaires, comment n'eût-il pas apprécié la valeur d'une adhésion comme celle de Brunetière, le secours et l'appui qu'elle apportait au catholicisme ? On a établi, et avec beaucoup de justesse, des points de ressemblance entre ces deux hommes (1) : « tous deux avaient le goût de l'autorité et le sentiment des nécessités modernes. Brunetière devait aimer le

(1) Voir article de Pierre de Quirielle, dans la *Revue hebdomadaire*, numéro de février 1908.

(2) M. Pierre de Quirielle qui vit Brunetière le soir même, a raconté ainsi l'impression sous laquelle il demeurait :

« Un soir de novembre 1894, je vis entrer dans le salon d'un hôtel de Rome, quelqu'un dont je n'ai pu oublier les traits, bien que je ne l'aie pas approché ailleurs. Son pas « vif et saccadé » ne le conduisait pas vers une chaire d'orateur, mais vers un fauteuil où il s'assit en face de moi. A dire vrai, il semblait parler. Derrière les verres, les yeux brillants s'animaient. Ses lèvres s'entr'ouvraient comme pour laisser passer le trop plein d'une obsession débordante. Ses mains nerveuses avaient peine à ne point faire de geste. Elles roulaient des cigarettes. Elles rejetaient un journal qu'il avait essayé de lire. Sa pensée était loin... On sentait... qu'il devait songer à l'entretien qu'il avait eu le matin avec un vieillard au Vatican ». *Revue hebdomadaire*, 29 février 1908.

pontife qui employait son magistère à étendre l'action et l'influence de l'Eglise catholique, qui songeait aux Eglises séparées, qui recommandait d'accepter la République en France, qui proclamait les droits des ouvriers. » (1).

Dans une note restée inédite, Brunetière précisa les quatre points sur lesquels avait porté l'entretien : 1° le rapprochement entre la France et la Russie ; 2° ce que l'on peut attendre de l'« esprit nouveau » ; 3° la résistance apparemment irréductible aux « directions politiques » de Léon XIII, alors que l'accord est unanime au sujet de ses directions sociales, — surtout celles de l'Encyclique *Rerum Novarum*, dont l'effet fut immense sur la jeunesse française — ; 4° la *Revue des Deux-Mondes*.

Le pape ayant manifesté le désir qu'il lui revint un écho de cet entretien, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* publiait en janvier 1895, l'article intitulé : « *Après une visite au Vatican* (2) », qui devait avoir un tel retentissement. L'auteur y parlait « des « faillites » que la science a faites à quelques-unes au moins de ses promesses » ; il y louait « la généreuse initiative ou l'audace apostolique de Léon XIII » ; il insinuait, « très sommairement et très discrètement, que le christianisme, en dépit de nos savants et de nos exégètes, est toujours une force avec laquelle on doit compter. » (3). Sur-tout, il reprenait pour son compte, en le commentant, le mot de Schérer : « *Une morale n'est rien si elle n'est pas religieuse.* »

## II

Outre la cabale de critiques que souleva cet article, une nuée de jugements et de réflexions fut émise con-

(1) Consulter pour plus ample information, dans le recueil posthume des *Lettres de Combat*, les pages intitulées *sur Léon XIII*, (pp. 116-132), et dans *Questions actuelles*, les pages 31-38.

(2) Réimprimé trois mois plus tard, en brochure, et par Brunetière lui-même, sous ce titre : *Science et Religion*, chez Firmin Didot, 1895. C'est, sous ce second titre qu'il a été recueilli dans les *Questions Actuelles*.

(3) Voir *Questions Actuelles*, avant propos, pp. III et IV.

cernant la révélation qu'il apportait des convictions intimes de son auteur. Les uns crièrent à la confession de foi ; les autres à la conversion. Nous ne pouvons y voir autre chose qu'un acte public, auquel Brunetière a voulu donner toute la solennité possible ; et cet acte, en dépit de ce qu'il en a pensé lui-même, avait bien quelque chose de « neuf » et d' « extraordinaire ». Il traitait les trois points suivants : les rapports de la science et de la religion ; les rapports de la morale et de la religion ; la comparaison du protestantisme et du catholicisme. Dans le premier point, il montrait comment les « sciences naturelles » n'ont pu ni supprimer le mystère, ni résoudre l'énigme de notre destinée ; comment les « sciences historiques » sont impuissantes à nous dire s'il y a une loi de l'histoire. Plus réservé sur la morale,— bien qu'après Schérer, il ait relevé son rapport étroit avec la religion, — il n'osait décider si une morale indépendante est possible ou non. Il pensait qu'elle n'est pas mûre, bien que reconnaissant dans toutes les idées morales depuis deux mille ans, une déformation de quelque idée chrétienne. Comme nous reviendrons plus loin sur sa comparaison du catholicisme avec le protestantisme, disons seulement ici qu'il considérait le premier comme la forme de christianisme qu'on peut le mieux utiliser à la génération de la morale sociale. » Pour lui, tomber d'accord sur ces trois propositions. — « les sciences morales sont distinctes des sciences naturelles ; la vertu n'est que la victoire de la volonté sur la nature ; la question sociale est une question morale (2) » ; c'était conclure l'entente avec le catholicisme.

Quant à nous, si la conversion religieuse est bien une unification, une pacification de la conscience, si elle est moralement parlant, un renversement de l'échelle des valeurs, si elle est en un mot quelque chose d'intérieur, nous ne trouvons rien de semblable dans l'attitude nou-

(1) *Questions actuelles*, p. 44.

(2) Ces trois propositions n'ont rien qui touche particulièrement à la doctrine catholique, ni même à la religion. Une remarque semblable est permise au sujet des paroles de Léon XIII, citées par Brunetière. Ce sont de hautes et généreuses pensées auxquelles pourraient applaudir les moins catholiques des chrétiens.

velle de Brunetière et nous lui refusons jusqu'à présent, le nom de conversion.

Sans les « égards si flatteurs » de Léon XIII, a-t-on dit, (1) « il n'aurait peut-être pas songé à regarder l'Eglise d'aussi près. » De plus, à Rome, il aurait relu, en l'annotant, le livre de Renan sur l'*Histoire des Origines du Christianisme*, et là, « en face d'un admirable tableau historique, il aurait été frappé par l'effet que produisent la mesquinerie de quelques remarques, l'insuffisance de certaines explications... Une nouvelle polémique s'offrait à lui ; en l'acceptant, il suivait la pente de son esprit, il se conformait à la nature de son talent » — Et ainsi, après avoir fait sa place à la « chiquenaude » que fut l'accueil du Saint-Siège, il faudrait faire la sienne à cette autre : la chiquenaude de la contradiction » (2). D'accord, mais tout cela ne fait pas une

(1) Nous pensons, comme MM. V. Giraud et P. de Quirielle que ces égards furent toujours très dignes, et qu'il n'y eut, du côté de Brunetière, aucune courtoisie.

(2) Ajoutons, afin d'être complet, que les encouragements ne manquèrent pas à Brunetière, de la part des catholiques eux-mêmes : 1° Voici en quels termes, peu de jours après l'article de Brunetière, M. Ollé Lapruné s'exprime à son sujet, dans les pages intitulées : *Ce qu'on va chercher à Rome* (réédité dans la *Vitalité chrétienne*, chez Perrin, 1901).

« Mais comment, si nous ne sommes pas des croyants, serons-nous avec l'Eglise, n'étant pas de l'Eglise ? C'est ici que, à la lumière des faits contemporains, et comme sous l'attrait de Rome, un esprit puissant et hardi peut accomplir une démarche singulière, digne de tout le respect, de toute la sympathie des croyants qui sont des censeurs.

D'abord, la science n'a rien prouvé, ni contre la morale ni contre le théisme, ni contre le christianisme, ni contre l'Eglise. Aussi bien il y a trois points au moins sur lesquels il est aisé de se mettre d'accord avec l'Eglise..... « la morale ne se soude pas aux sciences naturelles »..... « l'honnêteté est impossible si l'on ne réprime les mouvements tumultueux de l'âme et si l'on ne place les appétits sous l'empire même de la raison »..... « la question sociale est une question morale ».....

Ainsi, c'est bien d'unir l'action d'hommes non croyants à celle de Rome, qu'il est question ; et l'on va aussi loin que possible dans l'adhésion à ses vues, à ses principes, à ses directions. On est avec elle le plus qu'on peut, et on estime que l'avoir avec soi est chose de grande importance : on travaillera mieux, on réussira mieux à enrayer l'œuvre de dissolution des idées et des institutions essentielles, on sauvera d'elle-même et de ses

conversion. Les raisons scientifiques, politiques, morales et sociales, qui le ramènent vers l'Eglise, sont purement extérieures. M. Giraud ne le reconnaît-il pas comme nous, lorsqu'il dit que malgré tout « Brunetière reste évolutionniste, pessimiste, positiviste — et incroyant » ? Ce n'est pas une conversion, c'est un acte, et l'article *Après une visite au Vatican* peut être regardé comme un « engagement » pris par Brunetière, de faire tout ce qu'il pourra pour ruiner les derniers obstacles ou les dernières objections intimes qui l'écartent encore de la croyance catholique.

Il devait employer cinq années à cette conquête, dont il nous est possible, de noter à travers ses écrits, les étapes successives.

1° Le 2 février 1896, quatorze mois après son pèlerinage à Rome, il inaugurerait à Besançon, la campagne de conférences recueillies dans les *Discours de Combat*.

propres excès la pensée moderne, on en assurera les conquêtes légitimes, on fera une œuvre de préservation, d'affermissement, de paix.

A l'Eglise on rend un profond et sincère hommage ; on lui fait sa place dans le monde, et combien grande, combien éminente ! On répand son influence dans des milieux qui semblent réfractaires, on fait reconnaître, saluer, recevoir sa bienfaisante action et sa maîtrise là où il y a contre elle de gros préjugés, fortifiés par des rancunes, entretenus par des défiances...

Voilà ce qu'on fait pour l'Eglise.

De l'Eglise, maintenant, on attend avant tout ce dont le monde contemporain manque le plus, à savoir quelque chose de ferme et de complet dans l'esprit, dans la volonté, dans tout l'être humain et comme un principe de consistance et d'harmonie que je dirai vitale ; on envie cette vigoureuse netteté dans les idées, cette énergie décisive, cette généreuse ardeur et, en même temps, ce sage tempérament dont l'Eglise a le secret, et on espère d'elle la force nécessaire pour procurer au sein de notre société inquiète et troublée, un progrès du bon sens, de la justice, de la fraternité, de l'esprit de sacrifice et par là, dans toutes les sphères humaines un salutaire et heureux apaisement.

Rien n'est plus loyal et plus digne qu'une telle alliance. Ceux qui la souhaitent et qui commencent de la conclure peuvent dire : « pour donner à l'Eglise ce qu'elle reçoit de nous, pour recevoir de l'Eglise ce qu'elle nous donne, ni nous ne faisons, ni nous ne demandons aucune concession. » *La Vitalité chrétienne*, pp. 263-266.

2° Après l'entretien de 1894, Brunetière eut trois nouvelles entrevues avec le pape.

3° Peu après son adhésion au catholicisme, il acceptait le titre de Président d'honneur de la *Conférence St-Thomas d'Aquin*, à Besançon.

Il y parlait sur la *Renaissance de l'Idéalisme*. Après avoir constaté que l'idéal renaît, mais sans qu'on sache où il nous conduira, il se réservait « de dire au profit de qui, de quelle politique, de quelle morale ou de quelle religion s'opère cette rénovation de l'idéalisme (1) ». Il ne voulait pas se donner à ce propos « le ridicule de prophétiser, » mais voici sa conclusion : « Soyons donc idéalistes. Soyons-le, ... dans notre intérêt même.... Soyons-le dans l'intérêt de la littérature et de l'art.... Soyons-le enfin dans l'intérêt de la science elle-même et de la vérité.... » (2). Contre la critique de « vague » et de « flottante » adressée à cette conclusion, il ajoutait en note : « Je ne puis pas « conclure » au-delà de ce que je pense ; et j'avoue que, pour le moment, je ne saurais rien dire de plus, ni surtout de plus affirmatif. Aussi bien celui-là ne serait-il pas un grand impertinent qui, dans un pareil sujet, se flatterait, je ne dis pas d'avoir atteint la vérité, mais d'avoir seulement bien saisi sa propre pensée ? Il y faut du temps ; il y faut de la réflexion, il y faut donc aussi des tâtonnements (3), plus d'une reprise ; et en ne concluant pas d'une manière plus ferme, c'est la possibilité de ces reprises et de ces tâtonnements que j'ai voulu me réserver. »

2° Le 19 novembre 1898, Brunetière, se trouvant de nouveau à Besançon, à l'occasion du *Congrès de la Jeunesse catholique*, y prononça un discours sur le *Besoin de Croire*, dans lequel, après avoir montré que le « besoin de croire » est inhérent à la nature et à la constitution de l'esprit humain ; qu'il y a des pensées qui ne peuvent naître, se former, se développer que sous ou dans la catégorie de la croyance, il s'efforçait de faire voir que cette catégorie « conditionnait » l'action, la science et la morale. Contre l'accusation possible de « subjecti-

(1) *Discours de Combat*, 1<sup>re</sup> Série, p. 54.

(2) *Discours de Combat*, 1<sup>re</sup> Série, pp. 56-57.

(3) Nous saisissons ici comme sur le vif, ce que nous avons appelé l'« inquiétude » intellectuelle de Brunetière. Plus tard, en 1902, lorsqu'il mesurera le chemin parcouru, il dira dans le même sens : « Il y a plus d'une étape où d'un temps d'arrêt dans la lente ascension de l'homme vers la lumière. » Voir *Discours de Combat*, 2<sup>e</sup> série, p. 265.

visme, » il se fondait sur le positivisme pour franchir le passage du « subjectif » à « l'objectif », et de l'objectif au seuil du transcendantal ou du surnaturel...(1) Puis, afin encore de rester dans les limites actuelles de sa pensée, il se défendait d' « aller plus loin », et concluait ainsi : « Quelque soit le pouvoir de la volonté dans ces choses (celles de la foi), — et il est considérable, — aucun de nous n'est le maître du travail intérieur qui s'accomplit dans les âmes. Mais, si quelques-uns de ceux qui m'écoutent se rappellent peut-être en quels termes, ici-même, il y a bientôt trois ans, je terminais une conférence sur la *Renaissance de l'Idéalisme*, ils reconnaîtront que les conclusions que je leur propose aujourd'hui sont plus précises, plus nettes, plus voisines surtout de l'idée qui vous a rassemblés en Congrès — et pourquoi, si c'est un grand pas de fait, n'en ferais-je pas un jour un autre plus décisif ? »

3° Quatre mois après, ce « pas décisif » est encore à faire. Le 15 mars 1899, Brunetière conférencie à Lille pour l'*Union de la paix sociale*, et il a intitulé son étude : les *Ennemis de l'âme française*. Après avoir dénoncé ces ennemis dans la personne des *Internationalistes*, puis dans celle des *Politiciens, intellectuels, libres-penseurs*, qui livrent un assaut désespéré à toutes les traditions, et enfin chez les *Individualistes* (2) ; après avoir dit en termes très précis que : « la France, c'est le catholicisme » et que : « tout ce que nous ferons, tout ce que nous laisserons faire contre le catholicisme, nous le laisserons faire et nous le ferons au détriment de notre influence dans le monde, au rebours de toute notre histoire, et aux dépens enfin des qualités qui sont celles de l' « âme française (3) » ; après s'être ainsi fait l'apôtre de la foi catholique, il ajouta cette confession qui semble être un recul sur la déclaration précédente : « On nous a demandé quelquefois, Messieurs — à nous qui nous arrêtons respectueusement au seuil de la croyance, mais qui serions désolés de scandaliser les croyants, et

(1) *Discours de Combat*, 1<sup>re</sup> série, p. 339.

(2) *Discours de Combat*, 1<sup>re</sup> série, p. 163.

(3) *Discours de Combat*, 1<sup>re</sup> série, p. 193.

qui regrettons de ne pas partager leur foi, — on nous a donc demandé si nous voulions ce qu'on appelle une religion pour le peuple. Non, Messieurs !... Nous voulons seulement épargner à ceux qui ne les connaissent point, les sécheresses du doute (1) ». Quant à lui, le doute restait son lot, et la grande question le préoccupait plus que jamais : « elle est revenue, dit-il, nous n'avons pas pu l'éviter, nous non plus ; et ceux qui viendront après nous ne l'éviteront pas plus que nous. » (2).

4° Enfin il s'est « laissé faire par la vérité », dit-il, le 25 février 1900, à Besançon, dans une réunion intime qui suivit sa conférence sur *ce que l'on apprend à l'Ecole de Bossuet* : « Je n'ai trouvé que dans le catholicisme l'aide et le secours dont nous avons besoin contre l'Individualisme, l'Internationalisme et le Dilettantisme. C'est à la lumière de ses enseignements que j'ai compris aussi, à voir, dans le présent et dans le passé, comment le catholicisme et la grandeur de la France étaient inséparables l'un de l'autre, que nous n'avions pas de plus sûre protection, ni d'arme plus efficace contre les progrès de cet internationalisme dont vous vous entreteniez tout à l'heure. Indépendamment de toute idée personnelle, ce sont là des faits certains, des vérités qui s'imposent, et du jour où l'évidence m'en est entièrement apparue, *c'est de ce jour que je me suis déclaré catholique.* »

J'ajouterai ce soir, que tout ce que j'ai vu depuis lors, toutes les épreuves que nous avons traversées, m'ont affermi dans cette conviction. Ni dans les laboratoires, ni dans les systèmes, ni dans la vie de tous les jours, je n'ai rien découvert, on ne m'a rien montré qui l'ébranlât. Si j'y suis venu, j'ai l'espérance que d'autres y viendront. Et, messieurs, puisque j'ai l'honneur de me retrouver une fois de plus au milieu de vous, je suis heureux ; et il m'est doux que d'une évolution commencée à Besançon, voilà tantôt quatre ans, ce soit à Besançon que j'aie trouvé le terme. » (3).

(1) *Discours de Combat*, 1<sup>re</sup> série, p. 197.

(2) *Etudes critiques*, 7<sup>e</sup> série, p. 296, 1<sup>er</sup> décembre 1899.

(3) *Bossuet et Brunetière*, Besançon, Bossane, pp. 36-37. Reproduit dans *Brunetière et Besançon*, P. Fortin, Besançon 1912.

Le 18 novembre de la même année, il faisait publiquement cet aveu, dans une conférence sur *les Raisons actuelles de croire*, prononcée à Lille, pour la clôture du 27<sup>e</sup> Congrès des Catholiques du Nord :

« Vous cependant qui parlez ainsi, — me demandera-t-on peut-être, et on me l'a souvent demandé, — que croyez-vous ? Ce que je crois, Messieurs, il me semble que je viens de vous le dire ! Mais, à ceux qui voudraient quelque chose, non pas, je pense, de plus net, mais de plus explicite, je répondrais très simplement : « Ce que je crois — et j'appuie énergiquement sur ce mot — ce que je crois, non ce que je suppose ou ce que j'imagine et non ce que je sais ou ce que je comprends, mais ce que je crois... allez le demander à Rome ! En matière de dogme et de morale, je ne suis tenu que de prouver l'autorité de l'Eglise.... Tout ce que je puis faire devant le mystère, c'est d'abord de m'incliner, et c'est ce que je fais ; mais ce que je puis faire ensuite, aussi, et ce que je viens d'essayer de faire dans ce discours, c'est de dire et de déduire, c'est d'expliquer les raisons que j'ai de m'incliner. [Les raisons qu'il venait de donner étaient d'ordre philosophique, moral ou social, et critique ou historique]. J'en ai d'autres, j'en ai de plus intimes et de plus personnelles ! Il y a bien des chemins qui mènent à la croyance, et j'en ai exploré, j'en ai parcouru, j'en ai suivi plus d'un : je me suis aussi quelquefois fourvoyé. Mais, parmi toutes ces raisons de croire, en choisissant les plus « actuelles », il m'a semblé répondre à l'objet de cette réunion. J'ajoute seulement, — puisqu'enfin, Messieurs, chacun de nous, quand il parle de ses « raisons de croire », s'il ne fait pas une confession, livre pourtant à ceux qui l'écoutent le récit d'une expérience personnelle, — j'ajoute seulement que, de ces raisons, il me semble, quand je m'interroge, que les raisons morales ou plutôt les raisons sociales ont été les plus décisives ! »

Ses raisons intimes, Brunetière ne nous les a pas indiquées, non seulement parce qu'il lui répugnait, en matière religieuse comme en matière littéraire, de s'« offrir lui-même en spectacle, » mais encore parce

(1) *Discours de Combat*, 2<sup>e</sup> série, pp. 43-45. Voir encore à ce sujet *Lettres de Combat*, pp. 37-38, du 19 août 1898 ; et surtout la lettre au père Hyacinthe du 31 Août 1898, dans laquelle, Brunetière citant Aug. Thierry, s'exprime ainsi : « Je suis un rationaliste fatigué qui me soumetts à l'autorité de l'Eglise. Je vois des faits ; je vois, par l'histoire la nécessité manifeste d'une autorité divine et visible pour le développement de la vie du genre humain... Dans l'Eglise catholique est l'autorité que je cherche et m'y soumetts. Je crois ce que l'Eglise enseigne. » Il y a plusieurs chemins qui mènent au catholicisme. Quand on a commencé d'entrer dans celui que prit Aug. Thierry, on n'a pas besoin d'être au bout, ni d'attendre l'heure de sa mort, pour le déclarer. »

qu'il désirait, en même temps que son propre examen de conscience, faire celui de quelques-uns de ses contemporains (1). Il s'est ainsi tenu à des raisons extérieures. Elles « ont prise sur un plus grand nombre d'âmes (2) » et puis, retenons-le, elles ont été pour lui « plus fortes et plus décisives » que les autres. En l'absence de cette « confession » personnelle, la difficulté reste entière, pour quiconque voudra s'en occuper de « voir clair dans les motifs obscurs de sa conversion, » mais toutes les opinions gardent leurs droits au sujet de la crise qu'il a pu traverser. Toutefois, pour se soutenir, elles devront tenir compte des raisons d'ordre abstrait que Brunetière a choisies, en vue de l'action qu'elles devaient exercer sur les esprits, et qu'il a ainsi livrées à la discussion publique.

Eh bien, en novembre 1900, ses raisons sont restées telles qu'elles étaient en janvier 1895. La différence, c'est que Brunetière, autrefois, les indiquait loin de l'Eglise, et qu'il le fait aujourd'hui dans l'Eglise. L'argumentation est restée la même, seule, la chaire d'où elle est présentée a changé. Ses raisons d'ordre philosophique et d'ordre moral ou social valant pour nous autant que pour lui, nous ne jugeons pas nécessaire de nous y arrêter.

Quant aux raisons d'ordre scientifique, si nous voulions les relever, nous les trouverions sans doute bien timides, tout en rendant honneur à Brunetière, d'avoir su les exprimer contre un monde d'incroyants et de libres-penseurs qui relèvent, contre la foi qu'ils méconnaissent, des découvertes de la science, de jour en jour plus extraordinaires, et plus émouvantes.

Eh non, notre foi n'a rien à craindre des progrès de la science, et nous osons croire, sans signer par là quelque certificat d'imbécilité. « La science ne peut rien contre la religion parce qu'elles se meuvent sur deux domaines

(1) Voir les *Questions Actuelles*, p. 180.

(2) M. V. Giraud explique par cette préoccupation de Brunetière, de parler pour les autres, la lenteur de son évolution vers le catholicisme. Nous croyons plutôt que cet intellectuel voulut abandonner le moins possible, les idées qui lui étaient chères.

séparés, et parce que leurs certitudes respectives, inspirée d'une part, scientifique d'autre part, ne peuvent se combattre » (1) ; voilà ce qu'a dit l'homme qui nous occupe aujourd'hui. Ne dirait-on pas mieux que la religion n'a rien à craindre des découvertes de la science, parce qu'elles peuvent pénétrer l'une l'autre, s'enrichir l'une par l'autre, parce qu'elles marchent, chacune dans son chemin, à la découverte de la même Vérité ; parce que leurs contradictions actuelles — puisque contradictions on tient à statuer — ne prouvent que l'infirmité de notre intelligence ; et parce qu'elles se rejoignent à l'infini ? Raison et foi, deux entités irréconciliables, même pour bon nombre de chrétiens, mais pour nous, une foi secondée par notre raison, (2), en tant que l'homme a été créé avec le double besoin de croire et de savoir. Certes, si le *Credo quia absurdum* a jamais traduit une nécessité, ce n'est pas celle-là. Ce n'est pas en tout cas en faveur de la folie actuelle de la foi que nous l'appellerions à notre aide, ce serait bien plutôt en faveur de la vieille « folie de la Croix ». Mais cette folie-là, Brunetière ne semble pas l'avoir vue, ni acceptée comme ayant été accomplie pour lui. Combien il nous est extérieur après tout, et combien peu il nous humilie, ce dogme du péché originel auquel la « théorie de la descendance » aurait fourni une base physiologique, et levé à son sujet « la principale difficulté qui suspendit l'assentiment des incrédules ou de quelques croyants ! » (3). Combien nous pensons peu à l'œuvre de Darwin ou de Hœckel, lorsque nous luttons contre notre péché, mal intérieur de notre volonté, et combien leurs théories satisfont peu notre besoin de délivrance ! Mais c'est ce péché-là, — maladie de notre volonté ou déchirement de notre conscience — qui arrachait à St-Paul, à St-Augustin, à Pascal, à Luther leurs accents de désespoir. Mais c'est la délivrance de ce

(1) A travers son œuvre, et plus spécialement dans la *Moralité de la doctrine Evolutionne*.

(2) Nous croyons pouvoir parler ainsi, sans tomber dans le Rationalisme de l'*Aufklärung*.

(3) Voir *Questions actuelles*, p. 133.

péché-là qui les remplissait d'une joie débordante. St-Paul chante son « union » avec le Sauveur ; St-Augustin crie son « élection » ; Pascal ne retient pas ses « pleurs de joie » ; Luther clame le « salut par la foi ». Sans doute, nous n'en demanderions pas tant de Brunetière — bien que certain jour on l'ait appelé : un Père de l'Eglise, — mais cet ennemi de l'Individualisme aurait-il à ce point méconnu son adversaire, que d'avoir négligé, le jour où il devint apôtre d'une croyance, la valeur apologétique exceptionnelle d'une argumentation comme celle-ci : « Voici ce que moi, autrefois positiviste, j'ai trouvé personnellement, dans la foi chrétienne ? » Alors, son apologie eût revêtu la forme d'un « examen de conscience », au lieu de garder celle d'un « examen d'idées ». Alors, nous parlerions de sa conversion religieuse, tandis que, si nous ne rejetons pas le terme, nous ne pouvons nous empêcher de le faire suivre d'un point d'interrogation, chaque fois qu'il lui est appliqué (1).

« En 1895, dit M. Goyau, M. Brunetière avait vu le pape, un pape qui provoquait des enthousiasmes tels que d'aucuns allaient au Christ parce que son vicaire les avait tout d'abord fascinés (2) ». Cela peut être vrai, mais ne pourrait-il pas être également vrai que d'aucuns autres s'en soient tenus à la fascination qu'exerçait sur eux ce « grand vieillard dont le crépuscule avait des reflets d'aurore » ; qu'ils ne soient pas allés au Christ, et que Brunetière fût de ceux-là ?

Les témoignages recueillis au cours de notre étude,

(1) Nous laissons de côté le changement dans sa conduite, ou l'organisation nouvelle de sa vie, par lesquels Brunetière aurait pu prouver la réalité de sa conversion. Ses livres n'en disent rien, et les personnes que nous avons interviewées, se sont montrées réservées à ce sujet. De plus, nous croyons pouvoir dire que sa conduite antérieure n'avait pas rendu indispensable une révolution de ce genre, s'imposant à l'attention de tous. Toutefois nous n'oublions pas que c'est aux jours où nous sommes le plus croyants, et comme le plus portés par notre foi, que nous mesurons le mieux la grandeur de notre misère, que nous nous sentons particulièrement indignes du pardon en Christ, et que nous éprouvons le plus le besoin de renouveler l'assurance de notre salut.

(2) *Revue hebdomadaire*, Décembre 1906.

ne nous ont-ils pas assez conduit à cette conclusion ? C'est encore M. Goyau, lorsqu'il dit : « Ce gallican qu'était Bossuet avait fait de M. Brunetière ce qu'on appelle à Genève un « ultramontain ». C'est M. Pierre de Quirielle nommant la religion de Brunetière un « catholicisme, vu surtout par le côté extérieur, et ce qu'on pourrait appeler, par opposition à la piété sans la foi des dillettantes religieux, *une sorte de foi* sans la piété. » (1). C'est M. Victor Giraud, reconnaissant qu'en matière de foi, « les profondes satisfactions du cœur lui ont toujours été refusées. » C'est une amie de Brunetière nous disant avoir recueilli de sa bouche, qu' « il ne trouvait pas dans sa religion, la consolation dont il avait besoin pendant la pénible maladie de ses dernières années. » C'est une voix autorisée déclarant que Brunetière n'a jamais eu une piété bien « pratique. » (3). Enfin, c'est Brunetière lui-même remerciant M. Edouard Trogan d'avoir appelé « *éclosion* » « ce qu'il plait à d'autres d'appeler ma conversion, qui en est bien une *si l'on le veut*, mais qui est autre chose aussi. (4) » Peu de temps avant sa mort, il exprimait ainsi ce qu'il avait trouvé dans sa foi : « La foi catholique ! Elle a fourni à mon intelligence toutes les jouissances et toutes les satisfactions qu'elle pouvait rêver ; je dois avouer par contre, qu'elle n'a point donné à mon cœur toutes les douceurs et les consolations qu'il osait espérer » (5).

(1) *Revue hebdomadaire*, Février 1908.

(2) V. Giraud, *Maîtres d'aujourd'hui et d'autrefois*, p. 220.

(3) Pierre Fortin, *Brunetière et Besançon*.

(4) *Le Correspondant*. Article de M. Edouard Trogan du 25 décembre 1906.

(5) Pierre Fortin. — Op. cit., p. 147. Extrait d'une réponse au Père Dagnaud qui lui demandait : « s'il pensait se mettre en règle avec l'Eglise. » Voici le passage en entier : « Mon Père, c'est là tout mon désir ! Je veux recevoir tous les sacrements de l'Eglise et m'y préparer sérieusement ; j'ai déjà songé à ma confession. La foi catholique ! Elle a fourni à mon intelligence toutes les jouissances et toutes les satisfactions qu'elle pouvait rêver ; je dois avouer par contre qu'elle n'a point donné à mon cœur toutes les douceurs et les consolations qu'il osait espérer. »

Son pasteur, le curé de Notre-Dame-des-Champs, lors de la dernière visite qu'il lui fit, le trouva dans les mêmes dispositions. « Venez me voir

Nous penserions être injuste pour le catholicisme, si, n'ajoutant rien à cette conclusion assez triste, nous laissons entendre par là, que les richesses spirituelles de l'Eglise furent impuissantes à satisfaire les aspirations de Brunetière. Le catholicisme lui offrit tout ce qu'il lui a demandé, mais il ne lui a pas demandé tout ce qu'il aurait pu lui offrir. Le Christ Sauveur et Rédempteur est dans l'Eglise catholique, mais Brunetière n'a pas su l'y trouver. A qui faut-il en attribuer la faute nous ne savons, mais ce dont nous sommes certain, c'est que l'Eglise n'a pas caché le Christ à des hommes comme Gratry, Pereyve, Ozanam, Ollé-Laprune, Etienne Lamy. Ce dont nous sommes certain, c'est que ces hommes-là, ne furent pas embarrassés pour confesser l'objet moral et religieux de leur foi, dont ils avaient fait l'expérience intime et personnelle. Brunetière lui, demeura un intellectuel impénitent. Il continua à croire, après avoir fait profession de catholicisme, que

« Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées. » (1) et cette croyance le retint éloigné de la foi au Dieu de la conscience ; nous voudrions pouvoir dire, afin d'exprimer toute notre pensée, au Dieu du cœur. Nous ne doutons pas qu'il y fût arrivé, s'il avait vécu, mais à la prendre où la mort l'a interrompue, il manque à son évolution, le dernier pas, et le plus précieux. Il en est resté à ce stade dont il parlait en 1898 : « croire qu'il faut croire, et s'efforcer de croire, et de cet effort vers la croyance faire le fondement de sa croyance même. (2). »

Grande est notre émotion, en pensant que cet échec est celui d'un homme passionnément épris de vérité, et sincère avant tout. Plus grande elle demeure, en pensant que Brunetière a été inconsciemment l'auteur de

demain, lui dit Brunetière, vers trois heures, c'est le moment où je parle le plus facilement ». Le malade ne dormit pas dans la nuit qui suivit. A quelqu'un de son entourage qui le questionnait, il répondit : « Je prépare ma confession ». Il mourut prématurément le lendemain à 9 heures du matin, « en présence de son curé, appelé à la hâte, qui lui donna, comme à un mourant, les derniers sacrements. »

(1) Voir *Discours de Combat*, 2<sup>e</sup> série, p. 172.

(2) *Discours de Combat*, 1<sup>re</sup> série, p. 329.

son échec. Lui qui avait vaincu son individualisme, imposait silence à toute espèce de subjectivisme. Sensible il l'était, — il préférerait Racine à Corneille ; pour le sermon il mettait Bourdaloue avant Bossuet, en raison de sa connaissance profonde du cœur humain ; il était un grand lecteur de romans, — mais il s'est durement appliqué à se taire sur les secrets de son cœur et jamais il n'a subordonné son intelligence à sa sensibilité. Il n'a rien dit de la lutte la plus tragique qu'il ait soutenue, et dont l'âpreté doit peut-être se mesurer à cette joie de la victoire qu'elle lui empêcha de remporter. Il entre toujours dans la foi un peu de mysticisme, et le mysticisme pour Brunetière a quelque chose de sentimental, de maladif. Il ne fut pas mystique, mais il est resté un candidat à la vraie foi.

### III

Arrivé au terme de son évolution, nous pouvons dire sous quelles influences Brunetière l'a subie.

Des critiques aussi compétents que MM. Victor Giraud, Melchior de Vogüé, Bellessort, s'accordent pour noter en premier lieu l'influence de *Pascal*, un laïque dont Brunetière aurait retenu la foi inquiète et les accents pessimistes. Nous ne pensons pas méconnaître l'influence de Pascal, mais son inquiétude religieuse se meut sur un autre terrain que celle de Brunetière, et nous ne serons pas injuste pour celui-ci, en disant que la lecture des *Discours de combat* a fait courir en nous un frisson bien différent de celui qu'y fit courir la lecture des *Pensées*. C'est que d'un côté, notre cœur était remué, et que de l'autre, notre esprit était intéressé. Que Brunetière, parfois, ait voulu « *pascaliser* » Bossuet c'est possible, mais c'est en luttant contre Voltaire dont le seul nom devait un peu lui faire perdre son sang froid, et la sûreté habituelle de son jugement. Nous serions bien plutôt tenté de voir, dans cet appel à Bossuet, contre celui qui incarne par excellence le mauvais esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui se trouve être ainsi l'ennemi d'entre les ennemis, une contribution nouvelle à l'admiration que Brunetière professait pour l'évêque de Meaux.

Mais des familiarités jansénistes » durables, n'auraient-elles pas été impropres à ramener vers Rome celui qui chercha si longtemps en dehors de la religion romaine ? Quant au chercheur lui-même, il nous semble bien avoir — doctrinalement parlant, — tourné le dos à Pascal, dans l'*Apologie de la casuistique* qu'il fit le 1<sup>er</sup> janvier 1885, et dans laquelle il tenta une réhabilitation de Sanchez et d'Escobar. La casuistique, disait-il, non compromise ou discréditée par les casuistes, la casuistique n'est « pas moins nécessaire à la droite conduite de la vie que ne l'est la dialectique à la bonne direction de l'esprit,... elle répond à quelque chose d'essentiellement, de profondément, d'éternellement humain,... elle est la condition du perfectionnement de la morale. » Après cela, Brunetière a bien pu rester pessimiste et comme tel, se plaire en la compagnie de Pascal. Il a bien pu lui emprunter parfois ses accents. Nous nous croyons quand-même autorisé à dire que venant de lui, ces accents ont perdu leur note angoissée. Il éprouve comme une joie âpre à revenir sur la « perversité foncière de l'homme » ; (2) et dans ce pessimiste qui trouve dans sa philosophie seulement, la source de l'espérance, nous ne reconnaissons pas un désespéré.

Enfin, il nous semble que si Pascal avait ainsi formé Brunetière, celui-là ne se serait pas achoppé aux raisons intellectuelles de la foi.

C'est donc à *Bossuet*, en qui Brunetière « se reconnut et s'aima, » que revient selon nous l'influence première. Entre les deux, on a relevé une infinité de ressemblances. Les unes d'ordre moral : Brunetière pas plus que Bossuet ne fut l'homme de son style. Combattif, autoritaire et impérieux quand il écrivait, il était en réalité « doux, simple, conciliant, beaucoup plus hésitant, et même faible, qu'on ne l'a cru. » Comme Bossuet, Brunetière était ami « de la règle, de l'ordre et de l'unité » ; comme Bossuet il était l'ennemi de l'individualisme, comme Bossuet, il ne luttait que pour « soutenir, dé-

(1) *Histoire et Littérature*, 2<sup>e</sup> volume, pp. 325-352, *passim*.

(2) *Etudes critiques*, 1<sup>er</sup> vol. p. 11.

fendre, fortifier. » D'autres ressemblances sont d'ordre intellectuel : ce sont deux esprits « résolus, catégoriques, épris d'idées nettes et de solutions fermes. » Les circonstances devaient créer entre eux un autre point commun : les injures que Brunetière dut essayer pendant les derniers mois de sa vie, de la part de ceux qu'il avait défendus, rappellent la gloire pâlissante des dernières années de Bossuet (1).

Tout, dans l'évêque du XVII<sup>e</sup> siècle, plaisait au critique du XIX<sup>me</sup> : la langue, la pensée, l'éloquence. Dans les ouvrages de polémique et dans les Sermons, il admira, « la grandeur de l'idée de tradition religieuse et l'harmonieuse ordonnance de la synthèse dogmatique. » Il sentait là quelque chose qui s'imposait à tous. « Devant l'objectivité de la foi, tous les esprits se retrouvaient égaux, et l'unité de l'Eglise devenait garantie de la fraternité humaine. » C'est Bossuet qui lui a « rendu intelligible, claires et presque palpables les obscurités de la théologie catholique » ; c'est par Bossuet qu'il a connu à proprement parler le catholicisme. C'est une sorte de culte qu'il professa pour Bossuet, et combien de fois ne l'a-t-il pas appelé à son aide, ou bien pour déloger l'ennemi de dedans la place, ou bien pour lui porter le dernier coup ? Mais aussi combien de fois n'a-t-il pas saisi l'occasion d'exprimer toute l'admiration qu'il a pour lui ?

Ce sont des séries de leçons faites à l'Ecole Normale, des séries de conférences faites en Sorbonne au sujet de Bossuet. Si jamais Brunetière fut passionné, c'est bien lorsqu'il s'est agi de défendre son héros, d'en montrer la « modernité, » (2), d'en exposer la vigoureuse

(1) Contemporain de Louis XIV, monarque politique, le « monarque intellectuel que fut Bossuet lui ressemble beaucoup par la courbe de sa popularité. Elle commence aussi vers 1660 ; atteint son apogée, de 1670 à 1690 et s'achève de 1690 à 1705 — dix ans plus tôt que pour Louis XIV — par une humiliation malheureuse. L'œuvre de la critique biblique, le cartésianisme, les casuistes et les protestants subsistants malgré la Révocation, ruinèrent sa résistance négative au courant de la pensée nouvelle. Ses idées n'eurent pas de successeur, elles étaient stériles.

(2) C'est le titre d'une conférence sur Bossuet, dans laquelle Brunetière tenta de soutenir cette gageure : la *modernité de Bossuet*. Voir : *Discours de Combat*, 3<sup>e</sup> série, pp. 41-67.

pensée. Partout, où il est allé, il a parlé de Bossuet : « à Paris, à Dijon, à Besançon, à Montréal, à Rome ; » c'est une fidèle apologie, qui commença au lycée et ne s'acheva qu'à la tombe.

Après Bossuet et Pascal, nous sera-t-il permis de relever l'influence de *Vinet* ? On s'arrête ordinairement à ce que Brunetière lui doit au point de vue critique. Il lui doit certes beaucoup et lui-même le reconnaît : « Quand je rassemble mes plus anciens souvenirs et que je fais mon examen de conscience, je ne trouve pas d'historien de la littérature à qui je doive davantage ni de qui j'aie plus appris, — non pas même Sainte-Beuve ou Désiré Nisard, — » (1).

Ce que Vinet — un inquiet aussi et un mécontent — lui enseigna, c'est « le prix de la vie intérieure et de la pénétration morale. » Il lui a montré que la religion ne gêne pas à l'intelligence de la littérature. Au sujet, Vinet non plus il n'a pas ménagé son admiration : « En vérité, a-t-il dit, ce n'est pas d'être « protestant » qui nous rendrait Vinet étranger ; mais c'est, quand on veut qu'il le soit à tout prix, quand on le rappelle avec une inutile insistance, quand on réclame enfin pour le « protestantisme », la hauteur de vues, la pénétration d'esprit, la préoccupation morale qu'il a portées dans la critique et dans l'histoire littéraire. » (2).

Et puisque nous avons tant fait que de montrer dans l'échec de Brunetière cherchant à fonder une morale indépendante, le nœud de son évolution morale et religieuse, ne devons-nous pas dire qu'il aurait pu, dans son article *Après une visite au Vatican*, en appeler à l'autorité de Vinet, tout aussi bien qu'à celle de Schérer? (3). Vinet n'a-t-il pas dit quelque part : « Pour le peuple, la morale séparée de la religion n'est rien. Il ne rattachera jamais solidement l'idée de devoir qu'à l'idée de Dieu. Vouloir donner au peuple de la morale indépendante de la religion, c'est à mon avis la plus chimérique des chimères ? »

(1) *Essais sur la Littérature Contemporaine*, p. 107, 1<sup>er</sup> mars 1890.

(2) *Essais sur la littérature contemporaine*, p. 110.

(3) Voir p. 40.

## CHAPITRE TROISIÈME

---

### LE CATHOLIQUE MILITANT ET L'APOLOGISTE

- I. — *La place de Brunetière dans le catholicisme. — Son œuvre.*
- II. — *Son apologie du catholicisme. — Les critiques qu'il a adressées au protestantisme.*
- III. — *Réputation de ses critiques.*

#### I

Dans l'Eglise où il pénétrait si tard, Brunetière essaya d'exercer une action. Revenu de loin, il ne se plaça pas, selon l'habitude commune aux hommes de se porter d'un excès dans l'excès contraire, à l'arrière-garde de l'Eglise, mais il demeura à l'avant-garde. On peut dire qu'il fut un catholique libéral en raison de l'assentiment qu'il donna aux revendications de ce parti(1). Le rôle exact qu'il a voulu jouer, semble bien avoir été celui d'intermédiaire entre l'Eglise catholique et le monde moderne.

Quelle qu'ait été sa passion pour l'autorité, pour la règle ou pour la tradition, ce « contemporain de Bossuet » fut un démocrate. La démocratie lui apparaissait comme la forme de gouvernement, la meilleure, pour introduire entre les hommes plus de justice et leur donner plus de bien-être. (2). Mais la démocratie, œuvre de la

(1) Les vrais catholiques libéraux se montrèrent lors de l'affaire Dreyfus. Un groupe très petit (Brunetière n'en était pas) demanda la révision du procès de 1894. Ce groupe forma le « Comité catholique pour la défense du droit », sous la présidence de M. Paul Viollet.

(2) Il ne s'agit rien moins pour Brunetière, que de faire pénétrer l'esprit chrétien dans la démocratie.

Le programme est triple : « 1° Réintégrer le sens moral dans l'individuel, et par conséquent et d'abord en chacun de nous ; 2° renouveler, en y faisant pénétrer l'idée de justice, des rapports sociaux qui n'ont été

Révolution, rapproche aujourd'hui son procédé de celui du socialisme révolutionnaire (1). Or, le but de ce socialisme est faux et son procédé funeste. La justice qu'il vise n'est pas la justice, le progrès de l'humanité qu'il poursuit serait une barbarie plus affreuse que l'ancienne. Il s'agit donc, pour Brunetière de défendre l'esprit démocratique contre le mauvais esprit socialiste ; il s'agit, tout en prêchant la liberté, de montrer qu'elle s'accorde avec l'idée d'une autorité qui contient les esprits emportés, canalise les efforts individuels, et maintient l'unité du tout. Le catholicisme lui est apparu tout d'abord comme le gouvernement qui permet le mieux la liberté au sein de l'unité. Avant l'année 1900, il a été préoccupé par la question dite du *Ralliement*, et il semble bien qu'il ait vu le salut de la France dans cette entente entre l'Eglise catholique et le gouvernement républicain. C'était en outre le temps où l'Encyclique *Rerum novarum* venait de lui gagner son admiration pour Léon XIII dont les idées libérales s'affirmèrent de nouveau dans l'Encyclique du 19 février 1892. Elle recommandait aux catholiques français, la soumission à la République, et détaillait les raisons pour lesquelles il convenait d'accepter les clauses de la Constitution de 1875, le régime reposant sur le suffrage universel et la liberté politique.

Par deux fois, Brunetière essaya de parler et d'intervenir directement dans les questions débattues devant l'Eglise. Une première fois, dans les discussions sur ce que l'on a appelé l'*Américanisme*, courant de sympathie et d'enthousiasme pour le catholicisme américain admiré en la personne d'hommes comme le Père Hecker et Mgr Ireland. On relevait le caractère pratique de ce catholicisme, si bien fait pour les hommes de notre

régis depuis un siècle que par le développement de l'individualisme et de la « concurrence » ; 3° élargir et fortifier le sentiment de la solidarité qui nous lie en le rapportant à l'idée religieuse comme à sa véritable source. (*Discours de combat*, 3<sup>e</sup> série, p. 169). Voir encore à ce sujet : *Discours de Combat*, 2<sup>e</sup> série, pp. 23-ss. ; pp. 112-ss. ; puis dans les *Questions actuelles*, pp. XIV-ss.

(1) *Discours de Combat*, 1<sup>re</sup> série, p. 126.

temps ; on louait le clergé des Etats-Unis d'enseigner les vertus actives, nécessaires dans une démocratie libre, plutôt que les vertus passives, convenables pour les sujets des anciennes monarchies ; la dévotion ascétique, vantée par le clergé d'Europe, n'offrait que dangers pour l'activité individuelle nécessaire aux catholiques sous le régime nouveau. Après son voyage en Amérique, dans une conférence sur le développement du *Catholicisme aux Etats-Unis*, (1), Brunetière écrivit un plaidoyer modéré mais habile en faveur de l'américanisme et des sympathies qu'il éveillait en Europe. L'expérience américaine venait de prouver, selon lui, que « le catholicisme n'a rien à craindre de la liberté, ni la liberté du catholicisme, » (2). Mais Rome ne suivit pas ses conseils. Après la campagne que l'abbé Maignen mena contre l'*Américanisme* dans la série d'articles recueillis sous ce titre : *le Père Hecker est-il un saint ?*, après l'approbation que le livre trouva auprès de nombreux prélats, Léon XIII condamna l'*Américanisme* (3) en 1899.

La deuxième intervention de Brunetière fut plus directe, plus franchement ouverte, mais l'échec fut aussi plus complet. Dans l'année 1906, l'autorité romaine restait silencieuse alors que la France s'agitait autour de la question de la *Séparation de l'Eglise et de l'Etat*. Les catholiques étaient incertains et irrésolus au sujet de la loi votée par les Chambres. Ils se mouvaient dans la confusion. Presque tous les libéraux se montrèrent favorables à la Séparation, tout en affirmant que le budget des cultes était une indemnité due pour les anciens biens du clergé. Ils voyaient dans la loi qui organisait le nouveau régime, une source d'activité, de rénovation pour l'Eglise. En attendant la décision du pape, ils considèrent la loi comme acceptable, et conseillèrent l'essai

(1) Voir *Questions actuelles : Le catholicisme aux Etats-Unis*, p. 220-268.

(2) Cella, quelques années après le *Syllabus*, dont Léon XIII maintint les ordonnances.

(3) Dans une lettre au cardinal Gibbons, Léon XIII condamnait « la tactique consistant à passer sous silence certains dogmes, à en changer le sens, ou à en atténuer la portée dans l'espoir d'attirer plus aisément à l'Eglise les dissidents. Il n'admettait pas que l'exercice de l'autorité dans l'Eglise dût être restreint, de notre temps, au profit de la liberté.

des associations cultuelles. Mais le pape se taisait. C'est alors que Brunetière écrivit une lettre, dite des « *Vingt-trois* », par suite du nombre des signatures qu'elle avait recueillies. C'était des catholiques éminents, d'opinions politiques diverses, mais qui pensaient, comme Brunetière, que la loi de Séparation était acceptable. Ce sont ces « vingt-trois » qu'on appela par dérision, les « *Cardinaux-Verts* ». Leur lettre, destinée aux évêques de France ne devait pas être publiée, mais, attaquée avant d'être connue, elle fut divulguée par une indiscretion. Quoi qu'il en soit de leurs ambitions, et de leurs projets de conciliation, laïques et prélats les abandonnèrent le jour où parut la décision négative de Pie X. L'épreuve fut amère pour Brunetière mourant. Il l'accepta en se taisant. « En cet orateur, a-t-on dit, une grande œuvre, la plus belle s'était achevée par le silence. » Silence de la voix étouffée par la maladie, silence de la parole arrêtée par les circonstances, le désaveu de cette église qu'il avait voulu servir une dernière fois, les reproches outrageants de ceux pour lesquels il avait combattu. Silence de la soumission muette et magnanime. Devant cette épreuve, et devant l'acceptation, ceux qui pouvaient douter encore du catholicisme de Brunetière n'eurent plus qu'à s'incliner. » (1).

Quant à nous, qui ne sommes pas catholique, et qui restons un peu étranger à un semblable esprit de soumission, nous n'en disons rien ; mais notre admiration va d'autant plus au condamné, qu'elle va peu au juge qui condamne.

Ajoutons que Brunetière mourut à temps pour ne pas subir un troisième désaveu de la part du Saint-Siège. En condamnant l'évolutionnisme sous toutes ses formes, en poursuivant les moindres traces qui s'en pourraient glisser dans l'apologétique, en réprouvant l'utilisation des systèmes modernes, et l'idée de faire servir les adversaires à la défense et à la démonstration de la vérité chrétienne, l'Encyclique *Pascendi* parais-

(1) Pierre de Quirielle, *Revue hebdomadaire*, février 1908.

sait atteindre son œuvre, et condamner ce qui avait été sa méthode favorite. Pendant onze ans, il avait cherché à montrer, non pas comment le catholicisme « s'accorde avec les systèmes voisins ou hostiles, mais bien plutôt comment tout ce qu'il y a de vérités dans ces systèmes converge vers le catholicisme, et comment, tout ce qui dans ces systèmes satisfait les aspirations ou les besoins des hommes, réclame un complément qui est le catholicisme. »

Faut-il rapporter aux tendances libérales de Brunetière, son idée de la réunion des Eglises dissidentes au catholicisme ? Il nous semble plutôt que ce soit un emprunt fait à Bossuet. Cette même idée étant chère à Léon XIII, Brunetière l'a gardée, et plusieurs fois (1), il y revint au cours de son apologie du christianisme, c'est-à-dire ici, du catholicisme.

Etudions maintenant cette apologie elle-même.

## II

Il y a deux sortes d'apologies : « l'une intérieure, où l'homme entre et se livre tout entier. Il prêche par ses écrits, par sa parole, par sa vie autant que par sa parole et ses écrits. L'apologie c'est sa vie même. Il la donne sans rien réserver. L'autre, part du dehors. Elle peut être embrassée avec une ardeur égale et une égale sincérité. » (2).

(1) Voir à ce sujet, dans le 3<sup>e</sup> vol. des *Discours de Combat*, le compte rendu d'une conférence faite à Porrentruy sur la *Réunion des Eglises par le Christianisme social*. Après avoir établi, sur l'autorité de témoignages empruntés à Newman, à Pusey, à Döllinger, à Ernest Naville, les cheminements de cette idée pendant les dernières années, Brunetière énumérait rapidement les obstacles au rapprochement souhaité. Il s'arrêtait plus longuement sur la question de l'Eucharistie et surtout sur celle de l'Eglise, dont il établissait l'autorité historique sur l'Evangile. Il visait ainsi l'opposition protestante. Enfin, il saluait dans le christianisme social, vers lequel le protestantisme lui-même semble s'orienter, — ex. : Harnach, Herron et Wilfred Monod, — l'avènement d'une entente possible sur le terrain pratique.

Voir de même les pages 201-204 de : *Sur les Chemins ; et Questions Actuelles*, pp. 241-ss.

Cette deuxième apologie fut celle de Brunetière. Le plan selon lequel il l'avait conçue, il nous l'a indiqué dans la préface aux études réunies sous ce titre : *Sur les chemins de la croyance*. » Mon intention, disait-il n'a été que de me servir du positivisme contre lui-même, pour l'obliger à de certains aveux...Cela ne prouve, je le sais et je crois devoir le dire clairement, ni la transcendance, ni la divinité du christianisme. Cela ne prouve ni l'historicité des Evangiles, ni l'authenticité de la révélation biblique. Encore une fois, ce n'est qu'une étape, et la première sur les chemins de la croyance ! Mais je la crois déjà considérable. Je tâcherai quelque jour, si mes forces et les circonstances me le permettent, de faire la seconde, qui consisterait à dissiper ou à diminuer les « *difficultés de croire* » ; et, plus tard, la troisième qui serait d'établir la « *transcendance du christianisme*. »

Brunetière avait mis quatre ans (1) pour accomplir la première étape ; il mourut sans avoir parcouru les deux autres (2).

Il convient, selon nous, de donner à cette lenteur la même raison qu'aux longues années pendant lesquelles il ajourna son adhésion définitive. « Il s'est avisé, a-t-on

(1) Les études, sur l'Utilisation du positivisme, avaient successivement paru dans la *Revue des Deux-Mondes* pendant les années 1900-1903.

(2) La deuxième étape aurait sans doute été le développement, dans une série d'études nouvelles, des idées que Brunetière exposait à Amsterdam le 9 mai 1904 dans une conférence (la plus récente parmi les Discours de Combat) portant ce même titre : *Les Difficultés actuelles de croire*. — Pour lui, elles sont de trois sortes :

Les unes *historiques*, dues aux progrès de la science ; d'autres *critiques*, venues des études faites au sujet des textes bibliques, et des doutes concernant leur authenticité ; les troisièmes *philosophiques*, soulevées par l'histoire des religions comparées, en face du magnifique développement du bouddhisme ; développement « tout humain » qui n'a aucune « révélation » à son point de départ.

Après avoir sommairement répondu à ces difficultés, Brunetière en mesurait ainsi la grandeur : « ce n'est pas une objection qu'il s'agit de réfuter, ni même dix, c'est une « *mentalité* » qu'il s'agit de refaire. »

C'est surtout contre le bouddhisme qu'il aurait accompli la troisième étape destinée à montrer la « transcendance » du christianisme. Voir à ce sujet les pp. 192, 193, 198-203 de cette même conférence, dans la 3<sup>e</sup> Série des *Discours de Combat*.

dit, — et c'est un côté de son esprit infiniment intéressant, — de faire rentrer dans son catholicisme, ce qui avait été l'aliment de son esprit, et du reste, aussi, de son âme, pendant la période précédente, pendant toute la période évolutive. Il y a fait rentrer son pessimisme, il y a fait rentrer son darwinisme, il y a tout fait rentrer. Il y a fait rentrer non seulement tout ce qui était le fond permanent, l'ancien fond permanent de lui-même, mais tout ce par quoi il avait passé... Son positivisme surtout, il a cherché à le rattacher à son catholicisme, ou plutôt à l'absorber dans sa nouvelle doctrine catholique, et vous connaissez ce livre si curieux, qui est d'un singulier penseur, d'un penseur puissant, ce livre intitulé : *de l'Utilisation du positivisme en faveur du catholicisme*. » (1).

Pour Brunetière, il y a, « il peut y avoir un « Positivisme chrétien », (2), et dans le livre si curieux dont il est question, empruntant au positivisme sa méthode à la fois objective, évolutive et critique, il lui demandait d'établir en fait : 1° que la morale ne pouvait se constituer, se justifier ni se maintenir indépendamment d'une religion..... ; 2° que cette religion quelle qu'elle soit, ne pouvait être ni naturelle, ni individuelle, mais sociale et fondée sur l'affirmation du surnaturel.... ; 3° que le catholicisme avait répondu dans l'histoire à ces exigences posées et définies par la science. » (3).

Selon lui, l'erreur du XVIII<sup>e</sup> siècle a été de transformer la question morale en question sociale, et de penser en conséquence, qu'il suffisait de changer les lois pour transformer les mœurs. Le mérite d'Auguste Comte, est d'avoir dénoncé cette erreur et placé l'origine du mal social dans le subjectivisme ou « excès du sens individuel » qui nous pousse à chercher en nous seulement, notre loi et notre vérité, et qui aboutit finalement — les opinions personnelles étant très divergen-

(1) Emile Faguet. Cité par Fortin, dans *Brunetière et Besançon*, pp. 96-97.

(2) *Discours de Combat*, 2<sup>e</sup> série, pp. 186-190. Aug. Comte avait par ailleurs tenté un rapprochement avec l'ordre des Jésuites, lesquels se seraient appelés désormais les Ignaciens. Il échoua.

(3) *Sur les Chemins*, page XXI.

tes — au scepticisme. Non, « la vérité ne dépend pas de l'adhésion que nous lui donnons. Elle est au-dessus ou en dehors de nous, soustraite en soi, et par définition aux fluctuations des opinions personnelles. C'est ce que personne peut-être, n'a mieux vu qu'Auguste Comte... » (1).

Quand aux conclusions du philosophe, elles établissent premièrement, la supériorité du « cœur » sur « l'esprit », c'est-à-dire celle du « devoir social » sur la préoccupation du « développement individuel » ; et deuxièmement, l'existence d'un « non relatif », d'une « réalité cachée » ou *Inconnaissable*. Elles offrent ainsi une « base ou un fondement scientifique à la religion. De plus, le positivisme a montré le caractère changeant de la science ; il a séparé son domaine de celui de la morale et de la religion ; il a montré comment la science progresse indéfiniment sans être jamais achevée, chaque génération augmentant de ses propres acquisitions l'acquis des générations précédentes. » (4). Ainsi, l'homme n'étant indépendant ni de ses prédécesseurs ni de ses contemporains, ni même de ses descendants envers lesquels il est comme engagé, son premier caractère se trouve être la sociabilité, et « c'est elle que notre perpétuel effort doit avoir pour ambition de développer, d'assurer et de perfectionner. » En conséquence, la religion ne saurait être ni naturelle, ni individuelle. Elle est essentiellement association, congrégation, communion, Eglise ; et au fond de toute religion, il doit y avoir une sociologie. Bien plus, toute la théorie pourrait se résumer dans cette *Equation fondamentale* :

*Sociologie = Morale*

*Morale = Religion*

d'où *Sociologie = Religion* (5)

Chemin faisant, Brunetière avait montré (6), en con-

(1) *Sur les chemins*, pp. 8-11.

(2) *Sur les chemins*, p. 44.

(3) *Sur les chemins*, pp. 46-51.

(4) *Sur les chemins*, pp. 145-182.

(5) *Sur les chemins*, p. 307.

(6) *Sur les chemins*, pp. 205-217.

formité avec la pensée de Comte : 1° qu'une religion qui cesse d'être une société cesse nécessairement d'être une religion, c'est le cas du protestantisme et 2° que de toutes les disciplines religieuses que l'on connaisse, la chrétienne ou la catholique est la plus sociale et par conséquent, la plus religieuse.

Ainsi, cette première étape sur les chemins de la croyance, s'achève au profit du catholicisme. C'est encore à son profit, il n'en faut pas douter, que Brunetière aurait accompli les deux autres, s'il avait vécu. Sa grande apologie du christianisme aurait été naturellement une apologie du catholicisme au cours de laquelle il aurait relevé toutes les faiblesses de son adversaire le plus voisin, le protestantisme. Mais, de même qu'en reprochant à celui-là de n'être pas une sociologie, il reprenait une ancienne critique plusieurs fois formulée, de même il n'aurait sans doute, par la suite, que retrouvé des accusations déjà émises. Pour n'avoir pas été cataloguées, ces accusations n'en existent pas moins et il nous est possible de les retrouver à travers son œuvre.

Nous ne les relèverons pas, cependant, sans avoir rendu justice à leur auteur, de la manière dont il a su reconnaître et confesser la valeur morale du protestantisme. Que de fois, cet ennemi de tout ce qui était persécution ou contrainte religieuse, n'a-t-il pas condamné la Révocation de l'Edit de Nantes ? (1).

« N'avoir pas senti, disait-il en 1892, ce qu'il y avait de force ou de vertu morale dans le protestantisme ; avoir sacrifié, si je puis ainsi dire, au rêve d'une unité tout extérieure, purement apparente ou décorative, la plus substantielle des réalités ; n'avoir pas compris que, tout ce que l'on entreprenait contre le protestantisme, on l'accomplissait au profit du « déisme », comme disait Bayle, ou du « libertinage » ; voilà qui est plus grave, — et voilà ce qu'on ne saurait trop reprocher à la mémoire de Louis XIV ! De Dunkerque à Bayonne, et de Brest à Besançon, pour la satisfaction métaphysique de n'entendre louer Dieu qu'en latin, il a vraiment détruit le nerf de la moralité française ; et, en chassant les protestants, appelé l'épicurisme même au secours de sa monarchie.

Intolérants et orgueilleux, difficiles à manier, chagrins et moroses, méprisants et austères, affectant la religion jusque dans leur costume, les

(1) Voir *Discours de Combat*, dernière série, pp. 94-95.

protestants possédaient en revanche les vertus dont ces défauts étaient comme l'enveloppe, et, grâce à elles, on peut dire que, depuis plus d'un siècle, ils représentaient la substance morale de la France... En 1685, dans la France de Louis XIV, les protestants, écartés des tentations par les mêmes mesures qui les éloignaient des emplois, se dressaient comme un enseignement vivant, par l'ardeur de leur foi, par leur constante préoccupation « du salut », par leur éloignement des plaisirs faciles, par la dignité de leurs mœurs, par la raideur même enfin, et la fierté de leur attitude... Etre toujours en garde contre soi, savoir que nos pires ennemis, les seuls que nous devions vraiment craindre, sont au dedans de nous, et traiter en tout temps la nature comme « un état de maladie », si la doctrine est dure, elle est haute, et, pour peu qu'on réussisse à la dépouiller de ce qu'elle contracterait aisément d'égoïste, on n'en conçoit guère de plus féconde en vertus. Les protestants de France l'ont autrefois prouvé, tout autour d'eux, tandis que l'idée de la volonté de la nature s'infiltrait, s'insinuait, cheminait, se faisait jour jusque dans la prédication de Massillon ou dans le *Télémaque* de l'archevêque de Cambrai, nos protestants, eux, continuaient de croire que nos premiers devoirs sont contre nous-mêmes, et ils parlaient toujours, ils agissaient, ils vivaient en conséquence ! » (1).

Et Brunetière a parlé ainsi plus d'une fois. Le 21 février 1894, dans une leçon en Sorbonne, il montrait l'injustice de la Révocation au triple point de vue : politique, religieux et moral. Il disait comment « la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne se sont enrichies de nos dépouilles, pendant que la France descendait, victime de sa folie de l'unité religieuse. C'est la moralité de la France du XVII<sup>me</sup> siècle que l'on a attaquée, tarie, desséchée dans sa source. Là est la véritable explication de la corruption qui a éclaté au temps de la Régence. Les incrédules et les libertins de l'avenir pourront se donner carrière, on leur a fait place nette. En chassant les protestants, en persécutant le jansénisme, on a anéanti l'élément de solidité, de poids, de gravité du royaume. On a jeté la substance pour ne conserver que l'écorce, et vous savez ce qui s'en est suivi. »

Plus tard, lorsque, faisant profession de catholicisme, il deviendra sévère pour les protestants, il leur reconnaîtra toujours quelque vertu : « Disons-le donc sans hésitation, puisque le monde avait perdu le sentiment de la misère originelle de l'homme, et celui des obsta-

(1) *Etudes critiques*, 5<sup>e</sup> série, pp. 213-ss.

cies que rencontre en nous l'exercice de notre liberté, puisqu'il retournait en foule aux philosophies de la nature, et ne semblait aspirer désormais qu'à devenir païen ; puisque l'altération des mœurs le conduisait enfin aux abîmes, nul plus que Calvin n'a contribué à l'arrêter ou à le retenir sur la pente ; et, pour ce motif, on peut dire que le mal qu'il a fait n'a pas été sans quelque compensation. S'il faut qu' « il y ait des hérésies, » celle de Calvin n'a pas été tout à fait inutile, je dis à l'Eglise même ; et pour ne pas sortir du domaine de la littérature, je ne sais, sans Calvin, si Pascal peut-être et Bossuet certainement, seraient tout ce qu'ils sont ; ou plutôt, j'ose dire qu'ils ne le seraient point » (1). Brunetière regrette-t-il de trouver cette « compensation ? » Son langage permet de se poser la question ; mais enfin il la trouve et il le dit, alors que si souvent ceux de son Eglise, — et d'entre les plus haut placés — s'en vont dénonçant partout ces hommes « sans moralité, » ces « jouisseurs », ces « viveurs » que furent Luther et Calvin !

Jusqu'à sa mort, Brunetière s'efforça de rendre justice aux protestants, et, dans une des neuf conférences qu'il put encore faire sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, il reprenait, afin d'exprimer sa pensée à leur égard, le jugement qui fit l'objet de notre première citation.

Enfin, quelques reproches qu'il doive leur faire par la suite, disons encore qu'une fois au moins, il a reconnu leurs droits et leur qualité de français : « il y a une Réforme purement française, qui n'a rien dû de son origine, ou peu de chose, à la Réforme allemande ou anglaise ; qui ne laisse pas d'en avoir profondément différé ; qui longtemps n'a été ni politique, comme l'anglaise, ni sociale, comme l'allemande, mais religieuse, théologique et morale ; et qui enfin les a même précédées l'une et l'autre. C'est en effet, en 1517 que Luther a, comme on sait, affiché ses thèses de Wittemberg, mais le *Commentaire sur les Psaumes*, en latin, de notre Lefebvre d'Etaples est de 1512, et— de Lefebvre d'Etaples

(1) *Histoire de la littérature française classique*, p. 228.

à Calvin, de 1512 à 1536, — on peut suivre à la trace, dans des documents français, le progrès et l'évolution logique d'un *protestantisme exclusivement français*. Plus on l'étudiera de plus près, avec plus de soin, dans un plus grand détail, et mieux on y verra les caractères distinctifs de ce que j'appellerai notre Réforme nationale. C'est une tendance à faire prédominer la morale sur le dogme ; à mettre dans la pratique de la vie quotidienne tout ce que l'on essaie d'enlever aux œuvres, j'entends les œuvres extérieures et cérémonielles; c'est encore une tendance à « démocratiser » ou plutôt à « individualiser » le sentiment religieux — et tout cela, c'est ce que nous allons retrouver dans Calvin. » (1).

En réalité, il y trouvera quelque chose de plus, et ses trouvailles formeront les critiques que voici. L'œuvre essentielle de Calvin, — puisque de Calvin, nous venons de parler, — et après lui celle de ses partisans, c'est, pour Brunetière, « d'avoir transformé le concept même de religion. »

Pour réduire son œuvre à trois points, Calvin a : 1° « *intellectualisé* la religion », c'est-à-dire que, d'une puissance dont la prise s'exerçait sur l'homme tout entier, il en a fait une dont l'action s'est désormais restreinte et limitée à l'homme « raisonnable » ou plutôt « raisonnant »... 2° Il l'a « *aristocratisée*, » c'est-à-dire que la conception calviniste de la religion, en tant qu'intellectuelle, a constitué ses adhérents en aristocratie. Pour lui, il n'y a plus « de foi du charbonnier. » Que ceux qui veulent être sauvés commencent par s'instruire... 3° Il l'a « *individualisée* », c'est-à-dire qu'il a transformé une « affaire sociale en « affaire individuelle. » Il a ainsi laissé tomber l'idée de solidarité si généreusement appliquée dans la société chrétienne avant lui, et, en faisant du « salut personnel » la première, la plus angoissante des questions, il met les meilleurs d'entre nous en danger constant d'être les plus égoïstes... Ce après quoi, il reste à se demander si nous sommes plus esclaves quand nous

(1) *Histoire de la Littérature française classique*, art. indiqué.

le sommes de la solidarité qui relie l'homme à l'homme, et tous les hommes à leur Auteur, que quand nous nous le rendons de la mobilité de nos impressions, du dérèglement de notre sens propre, et du vagabondage de notre pensée ! »

Quant aux conséquences de tout celà, Brunetière les a également montrées. Au point de vue intellectuel, il a noté, après Bossuet, que « du luthéranisme au calvinisme, du calvinisme à l'arminianisme, de l'arminianisme au socianisme, l'évolution nécessaire du protestantisme tendait, avec une rapidité de jour en jour croissante, à l'indifférentisme.... » (2) « Car, Calvin a beau faire, ce n'est pas en réalité sur l'Ecriture qu'il fonde sa morale et sa théologie, mais sur l'Ecriture interprétée par lui, et le droit qu'il s'arroge, il me le donne donc à moi (c'est Brunetière qui parle), à vous, à tous les hommes. » (3). C'est ainsi la ruine de la tradition, et qui ne voit le danger qu'il y a à livrer l'Ecriture aux interprétations du sens individuel? Tolstoï, en prenant à la lettre cette parole: « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple, » Tolstoï ne s'est-il pas fourvoyé dans un dédale d'erreurs ? Non, « la notion même et, pour ainsi parler, le concept d'une Ecriture ou d'un Livre, ne se sépare pas de l'institution d'une autorité qui l'explique. » (4).

Si encore cette individualisation de la religion apportait plus de joie au fidèle ! Mais « c'est un Dieu jaloux, que le Dieu de Luther et de Calvin, et il inspire plus de crainte que d'amour.... L'inquiétude, le remords, l'effroi dont le catholique se soulage par la confession, s'accroissent comme d'eux-mêmes dans l'âme protestante. Etant seule responsable d'elle-même, l'âme protestante

(1) Voir *Discours de Combat*, 2<sup>e</sup> série, *L'œuvre de Calvin*, pp. 135-ss, *passim*.

(2) *Etudes critiques*, 5<sup>e</sup> série, p. 108.

(3) *Histoire de la Littérature française classique*, p. 229.

(4) *Questions actuelles*, p. 52.

porte tout le poids, elle seule, de son péché qui l'accable.» (1).

Au point de vue moral toujours, ne pourrait-on pas dire qu'« en transformant la religion elle-même d'une « institution sociale » en « affaire personnelle, » Calvin détruisait d'une main ce qu'il prétendait édifier de l'autre ? Sa morale a longtemps passé, passe encore pour être particulièrement « sévère ». Le mot n'est pas tout à fait juste, et il a besoin d'être expliqué. La morale de Calvin n'est pas plus sévère qu'une autre, mais elle est arbitraire, inquisitoriale et tyrannique dans ses applications comme dans son esprit. »

Tyrannique, c'est bien ainsi du moins, que le Réformateur genevois, ce « pape protestant » à l'âme dure et impitoyable » (3), apparut à Brunetière. Par lui, les Réformés ont hérité un esprit intolérant et inquisiteur. Ronsard a dit très justement à leur égard :

Eh quoi ! brûler maisons, piller et brigander,  
Tuer, assassiner, en force commander,  
N'obéir plus aux Rois, amasser des armées,  
Appelez-vous cela Eglises réformées ? (4).

Après lui, Bossuet leur reprocha, avec preuves à l'appui, d'avoir triomphé par les armes (5). Brunetière, donnant raison à Ronsard et Bossuet, croira pouvoir dire à son tour avec beaucoup d'exactitude : « trente-huit millions de Français ne se sentent pas plus d'humeur, aujourd'hui qu'il y a cent ans à plier éternellement sous la domination de quelques centaines de milliers d'entre eux, les derniers venus, les plus récents de la famille, et, pour secouer cette domination, s'ils n'emploient que des moyens légaux, comme de faire voir ce que cette domination a d'inégal ou d'inique, je conçois bien que l'on s'en fâche, mais non pas qu'on leur en dispute le droit et qu'on crie à l'intolérance. »

(1) *Questions actuelles*, note, page 54.

(2) *Histoire de la littérature française classique*, p. 229.

(3) *Histoire de la littérature française classique*, p. 224.

(4) *Etudes critiques*, 7<sup>e</sup> série, p. 18.

(5) *Etudes critiques* 6<sup>e</sup> série, p. 225.

Enfin, les Réformateurs n'ont pas vu qu'en mettant la morale au-dessus du dogme, ils tendaient à la sécularisation de la morale, et énervaient la vertu sociale du christianisme. Le salut individuel étant la grande affaire du protestantisme, « la préoccupation de la foi détruit l'espérance dans le cœur du protestant, et, dans le naufrage de l'espérance sombre à son tour la charité. Comment, en effet, s'occuperait-on des autres, quand on est à ce point inquiet de soi-même, et d'autant plus inquiet que la conscience est justement plus scrupuleuse ou plus farouche ? Mais, dans le catholicisme, — à quelque monstrueux abus que la doctrine des indulgences et des œuvres ait pu donner lieu quelquefois, — il suffit de la ramener à son premier principe pour en apercevoir clairement la fécondité sociale. Les mérites des uns « s'appliquent » au salut des autres. La carmélite aux pieds nus qui pleure dans son cloître sur les péchés du mondain, les efface. Le moine qui s'en va mendiant sur les routes rachète la femme adultère au prix des humiliations qu'il essuie. Il s'établit ainsi dans la société catholique idéale, une circulation de perpétuelle charité. Les vivants y prient pour les morts, les morts y intercèdent pour les vivants. Une justice plus clémentine, un Dieu plus tendre à la faiblesse humaine y accorde aux élus la grâce des réprouvés. » (1).

N'est-ce pas aussi ce que Schopenhauer a compris, lorsqu'il a reproché au protestantisme, d'avoir, « par exclusion de l'ascétisme et de ce qui en est le centre, le côté méritoire du célibat, renoncé proprement à la substance intime du christianisme ; il ne peut être ainsi regardé que comme un rameau détaché de ce tronc » (2).

Enfin, si nous recourons à la leçon des faits, n'est-elle pas que le protestantisme, insuffisant au point de vue sociologique, libre à l'égard de la tradition, se distingue en troisième lieu par son émiettement, par son anarchie, par son absence de gouvernement ? Il offre l'image d'un groupe de « dénominations », de sectes

(1) *Questions actuelles*, p. 53-ss.

(2) *Essais sur la Littérature française*, art. indiqué

fermées les unes aux autres, et le plus souvent, ennemies les unes des autres. A vrai-dire, il y a en lui autant d'Eglises que d'individus, et son histoire n'est que celle de ses déchirements intimes, de ses variations. Sans doute, on ne peut plus alléguer ces variations comme étant une preuve d'erreur. Sans doute, on ne peut plus dire avec Ronsard que « Dieu n'est pas l'auteur de l'opinion protestante, » ni avec Bossuet que « le signe visible de la vérité, c'est l'unité, comme la multiplicité et celui de l'erreur »(1) ; mais qui ne voit que c'est marcher à l'encontre de la vertu sociale du christianisme, dont le rôle, en face du mauvais individualisme démocratique, est d'« élargir et fortifier le sentiment de la solidarité qui nous lie en le rapportant à l'idée religieuse comme à sa véritable source » ? En face de cet émiettement du protestantisme, on ne peut trop apprécier le catholicisme, avec sa grande puissance de « conciliation, de réduction et d'assimilation... Il n'y a pas de progrès de la pensée, ni d'accroissement ou d'enrichissement de l'esprit, quelle qu'en soit l'origine, et de quelque renouvellement de l'intelligence humaine qu'il ait été le principe, qui ne finisse aussi, lui, par s'identifier à l'éternelle vérité dans l'ample sein du catholicisme. L'expérience en est faite aujourd'hui ! L'hérésie même n'a servi à l'Eglise catholique que d'une occasion de préciser, de définir, de développer son dogme.... et le schisme, en la déchirant, n'a cependant abouti qu'à fortifier en elle, avec la discipline et la hiérarchie, l'unité.... Dans son sein, elle compte de vastes congrégations qui tendent par différents chemins vers ce même but, la glorification de la foi, et qui sont la meilleure réponse à opposer à ceux qui demandent comment s'opère dans le catholicisme, la conciliation de la liberté du chrétien avec le droit de l'autorité suprême. » (2).

Bref, voilà une série d'accusations, au cours desquel-

(1) *Etudes critiques*, 6<sup>e</sup> série, p. 224. Voir encore 5<sup>e</sup> série p. 94.

(2) *Discours de Combat*, 2<sup>e</sup> série, pp. 90-93, *passim*.

les Brunetière, à l'exemple de ce qu'il remarquait lui-même chez Calvin, nous semble bien avoir repris d'une main ce qu'il avait donné de l'autre. Il est un peu revenu de son admiration première pour la morale austère des protestants, non pas seulement de ceux d'aujourd'hui, mais de Calvin lui-même. Il n'est plus disposé semble-t-il, à reconnaître les droits de patrie, de ces quelques centaines de milliers de français, les derniers venus, les plus récents de la famille. Comme il avait raison, et comme il a lui-même prouvé l'exactitude de ce regret qu'il exprimait un jour à Genève, au commencement de sa conférence sur *l'Œuvre de Calvin* : « Nous ne pouvons parler de Luther ou de Calvin, ni de la Réforme, en général, sans quelque parti pris ! »

Elles ne manquent pas les occasions dans lesquelles il s'est montré homme de parti. Nous les taisons afin de ne pas encourir, par notre insistance même, un semblable reproche, et nous ajoutons seulement que l'homme de combat qu'il a été, ne pouvait ne pas être d'un parti.

Nous avons hâte, maintenant de répondre à ses critiques.

### III

Que toute religion ait, comme première conséquence une sociologie, c'est ce qu'aucun protestant si individualiste soit-il, ne contestera.

Notre catéchisme nous enseigne, à nous aussi, que la religion unit l'homme à Dieu et les hommes entre eux. En tant que croyants, nous nous considérons tous, pour reprendre une expression biblique, comme « membres d'un même corps. » Notre idéal sociologique, a-t-on dit, est rendu tout entier par ces mots des Actes des Apôtres, qui dépeignent l'Eglise primitive : « La multitude des croyants n'était qu'un cœur et qu'une âme. »

Mais de là, à égaler la religion avec la sociologie — par quoi il faut entendre ici le catholicisme romain, — il y a un pas que nous nous garderons de franchir avec Brunetière, non seulement parceque nous ne partageons pas sa croyance, mais parce qu'il nous semble

périmé, ce procédé scolastique, d' « enfermer la réalité vivante en des équations verbales, » de clore par un mot d'ordre l'essor infini de la pensée humaine.

Vu du dehors, le christianisme peut bien ressembler à un dogme, à une sociologie ; mais vu du dedans, il est tout autre chose. Le Christ n'a point opposé système à système, théorie à théorie. Nourri des prophètes hébreux, il a fait apparaître une vie supérieure, une religion plus spirituelle, une morale moins formaliste et plus intime que le judaïsme contemporain. Le christianisme est avant tout et essentiellement une disposition morale, un idéal, un principe, une vie. Pénétrant inévitablement la vie des sociétés, ce principe les transforme et les conduit, bien lentement d'ailleurs, vers une organisation plus propre à la réalisation de la justice et de la charité totales. Mais nous sommes loin de penser que le catholicisme organisé et hiérarchisé qu'on nous présente si souvent comme un gouvernement, soit la forme sociale idéale. De même que le dogme, l'Eglise reste une manifestation humaine et historique — et par là changeante, — du christianisme essentiel. L'Eglise chrétienne elle-même, dans la suite des transformations qui la constituent, nous montre l'esprit du christianisme subissant tour à tour l'influence des milieux qu'il envahit. « Au contact du génie juif, il produit l'Eglise primitive judaïsante de la Palestine. En s'unissant au génie grec, il devient l'Eglise orientale, l'Eglise du dogme et de la métaphysique. Soumis à l'influence du génie latin, il produit l'Eglise romaine, pratique, gouvernementale, organisatrice. Enfin, au souffle de la Renaissance et de l'esprit moderne, il devient le protestantisme, dont le caractère, semblable au génie des temps nouveaux, est d'être progressif. Ces formes successives ont été ce qu'elles pouvaient être, et, partant, ont eu leur légitimité relative, mais ce ne sont que des enveloppes humaines, historiques, successives, des formes essentiellement transitoires et, partant, mobiles et périssables du christianisme éternel et divin. » (1).

(1) Pellissier, cité par E. Paris. *L'unité morale du protestantisme*, p. 25. (Fischbacher, 1905).

Quant à défendre la Réforme, à laquelle les réformateurs auraient mélangé du « libertinage d'esprit, » du « scepticisme, » et surtout de l'impatience de secouer le joug des mystères de la religion, » disons seulement qu'elle fut moins l'œuvre de l'individualisme révolutionnaire, que le retour de la conscience chrétienne aux sources de sa foi (1). Depuis trop longtemps, l'Eglise confondait la religion avec ce qui n'est pas elle, — science, philosophique, politique. — Depuis trop longtemps elle dressait des obstacles à la liberté de la pensée et de la conscience. Elle devait fatalement succomber devant les progrès de la science et de l'esprit humain. Le retour à l'Evangile était devenu nécessaire, et « Luther et Calvin, ne furent que l'expression du malaise religieux et social de leur époque. » La réforme se serait faite sans eux, parce qu'elle était inévitable (2) ; elle n'a rien prétendu dire ni annoncer de nouveau ; elle n'a voulu que revenir à l'Evangile primitif, que replacer la religion dans son vrai domaine, celui de la conscience, que remplacer l'unité extérieure souvent factice et forcée par l'unité morale librement acceptée. » (3).

Si maintenant on objecte que le protestantisme, retour au passé, est un anachronisme, nous répondons que retourner au Christ et par Lui aux prophètes hébreux, ce n'est pas reculer de deux ou trois mille ans,

(1) Nous transcrivons à ce sujet, le jugement de M. H. Dartigue. (*Revue Chrétienne*, février 1914, p. 120).

« En réalité, la Réforme s'est d'abord accomplie tout entière dans l'humble cellule d'un couvent d'Erfurt et dans l'âme d'un pauvre moine, altéré de salut et de paix, gémissant sous le poids de ses péchés, et aspirant avec larmes à la délivrance. On sait que Luther a trouvé le repos de sa conscience dans un acte de confiance, dans l'acceptation pure et simple du bon message de l'amour de Dieu et de la promesse du pardon, gratuit faite à la repentance et à la foi. Avant d'être un dogme, la justification par la foi a été pour lui affaire d'expérience intime. Il lui était démontré, par cette expérience même, qu'en dehors et à l'encontre de l'autorité et de la médiation de l'Eglise, l'âme du pécheur repentant pouvait jouir du pardon et trouver la paix qui la fuyait. Il ne faut pas chercher ailleurs que dans cet acte de conscience, dans ce besoin pratique de salut, le germe d'où est sorti le protestantisme. »

(2) Preuve en soit la réforme qui s'est accomplie au sein même de l'Eglise, depuis le schisme protestant.

(3) *Foi et Vie*, 16 février 1905. Article signé, Vêga ; p. 110.

parce que les prophètes hébreux et le Christ ont devancé leurs temps, et devançant le nôtre de toute la distance qui sépare l'idéal qu'ils ont prêché de la réalité où nous en sommes. A notre avis, il serait superflu, de nous arrêter plus longtemps sur ce sujet, dans une étude de la pensée d'un critique, à ce point pénétré du sens du passé, qu'il a constamment répété, ce mot d'Auguste Comte : « le présent se compose de plus de morts que de vivants. »

Nous en venons à l'impossibilité dans laquelle Brunetière s'est trouvé, de croire à la légitimité de la religion personnelle. En lisant le livre d'Auguste Sabatier — *Religions d'autorité et religion de l'Esprit*, — il fut pris par une fureur à laquelle il donna libre carrière dans un virulent article — *la fâcheuse Equivoque*, (1) — où il semble vider toute l'amertume que le Doyen, depuis 1892 (question de l'Américanisme) avait amassé dans son cœur, au cours des pages, exactes mais sévères, qu'il lui consacrait, tantôt dans la *Revue chrétienne*, tantôt dans le *Journal de Genève*.

La cause de l'entêtement de Brunetière vient de son habitude à relever le rôle social de la religion plus que sa vertu profonde dans l'âme du croyant, et à l'horreur que nous lui connaissons pour toute forme d'« individualisme », de « sens propre », de « sens individuel ». On ne peut pas dire qu'il ait absolument méconnu, sinon la foi individuelle, du moins les manifestations individuelles de la foi. « Quelle diversité ! s'écriait-il en présence des Saints et des Saintes du catholicisme. C'est là qu'on voit en combien de manières un homme peut différer d'un autre homme ! » Mais pour lui, « si la religion est collective — et elle l'est en tant que communauté de croyances — on ne saurait la concevoir sans une autorité qui soit investie du droit et du pouvoir de réduire à l'unité les opinions dissidentes. » Religieuse ou scientifique, la vérité est impersonnelle ; elle descend d'en-haut, et ne dépend pas de l'adhésion que nous lui donnons.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1903. Recueilli dans les *Questions actuelles*, pp. 310-342.

Si Brunetière veut dire qu'un individu isolé ne saurait constituer une Eglise, il a raison ; et dans ce sens, il relève avec justesse l'erreur contenue dans ce mot de Madame, mère du Régent : « Chacun se fait son petit religion à part soi. » Mais ce qu'il admirait chez les Saints, n'est-ce pas justement ce par quoi ils diffèrent les uns des autres ? N'est-ce pas ce que la foi de chacun d'eux a de particulier, c'est-à-dire de personnel ? Et lui-même, n'a-t-il pas parlé de la *Volonté* et des *Raisons actuelles de croire* ? Comment donc, un acte de notre volonté nous demeurerait-il extérieur, et comment des arguments, quels qu'ils soient, deviendraient-ils raisons de croire, si notre esprit ne reconnaissait leur valeur ou s'il n'y adhérerait en propre ? Sans doute la vérité existe en dehors et au-dessus de nous, de même que la lumière existe indépendamment de notre œil, et le son indépendamment de notre oreille. Mais il ne nous est pas plus possible de reconnaître la vérité autrement que par le témoignage de notre conscience, qu'il ne nous l'est de contempler la lumière sans nous servir de notre œil, ou de percevoir un son sans faire usage de notre oreille. Nous n'inventons pas notre *credo*, mais nous y adhérons librement et personnellement. Si nous devions exprimer l'action de Christ dans l'âme du croyant, nous nous servirions d'expressions comme celles-ci : nouvelle naissance, vie, religion de l'esprit. Cela ne relève d'aucune collectivité, d'aucune autorité ecclésiastique, c'est l'acte le plus personnel, le plus individuel qui se puisse imaginer. « Jésus-Christ ou l'Evangile qui le lui donne et la conscience libre », voilà la foi du protestant.

Brunetière a dit très justement de Calvin interprétant l'Ecriture : « le droit qu'il s'arroge à lui-même, il me le donne à moi, à vous, à tous les hommes. » Les Réformateurs en effet, n'ont pas voulu pour les autres moins que ce qu'ils demandaient pour eux : l'affranchissement et la liberté de la conscience, la libre communion de l'âme sauvée avec son Sauveur, la religion directe. Cette revendication faite au nom et au profit de la personne humaine, maîtresse par droit naturel de disposer d'elle-même, est légitime. L'erreur n'est donc pas de l'avoir

tentée, mais de faire fi de ses résultats et de méconnaître le premier des droits de la personne: celui d'affirmer son individualité. En conséquence, de cet affranchissement, tout protestant peut bien être pape, « une bible à la main », mais pape avec le non-placet, l'excommunication et l'infailibilité en moins.

Nous ne pouvons croire avec Brunetière que le concept d'une Ecriture ou d'un Livre ne se sépare pas de l'institution d'une autorité qui l'explique. » Et lui-même qui le croit, n'a-t-il pas assez répété contre Voltaire que la gloire du christianisme c'est d'avoir été, à ses origines la « religion des pauvres et des humbles » ? L'enseignement de Jésus nous a été transmis dans les *Evangelies* par des pêcheurs sans instruction ni autorité officielle d'aucune sorte. Ignorant la théologie, ils n'en ont pas obscurci le message de paix et de joie, la bonne nouvelle du salut, du don de Dieu en Jésus, et les plus humbles peuvent comprendre ces choses que Dieu a « cachées aux sages et aux intelligents et qu'il a révélées aux enfants. » (Luc. X. 21.) » Le Christ souffrant et mourant, le Christ crucifié domine tout l'Evangile. Le plus ignorant l'y découvre (1), pourvu qu'il en ait quelque besoin, et c'est là le christianisme dans ce qu'il a de plus authentique, de plus pur, et de plus complet, car l'assurance du salut ne va pas sans l'obligation d'amener les autres au salut. « Va vers les tiens, dit Jésus à un démoniaque guéri, et raconte-leur tout ce que le Seigneur t'a fait. (Marc, V. 19.) »

L'erreur de Tolstoï a été d'accorder au style littéraire des *Evangelies*, la précision et la rigueur du style scientifique. Il aurait eu besoin d'un guide, mais non d'une autorité imposée, sans la permission de laquelle il n'aurait pas pu agir.

Nous ne nierons pas ensuite que la liberté protestante ne conduise parfois à un excès de sens propre ou d'individualisme. Nous le regrettons, mais si l'individualisme aboutit au scepticisme, la soumission aveugle à une autorité prétendue infaillible n'y conduit-elle pas par un autre chemin ? « Le catholicisme, dit M. Laveleye, engendre une si complète indifférence en matière religieuse,

que la force même qu'il faudrait pour sortir franchement de l'Eglise fait défaut. On voit des protestants se faire catholiques, parce que, conservant quelque foi, ils cherchent le vrai culte et croient que Rome le leur offre. Peu de catholiques se font protestants, parce qu'ils sont devenus hostiles ou indifférents à toute espèce de religion. Cette indifférence sert encore l'Eglise, parce qu'elle empêche qu'on se soustraie complètement à son autorité, et elle finit toujours par ressaisir les enfants de ses adversaires. » (1). Dans le même sens, le Père Hyacinthe écrivait : « La pensée la plus étrangère à la masse catholique, c'est très certainement qu'il puisse y avoir en cette affaire (il s'agit de la religion) matière à réflexion, choix et responsabilité. Croyants et incrédules sont devenus également inertes ; ceux-là par abdication, ceux-ci par indifférence. Les premiers mettent toute la sagesse à dire : Je crois ce que croit l'Eglise, sans m'occuper de ce qu'elle croit. » Les seconds regardent comme une folie le souci de ce qu'on peut savoir. Dès lors, il semble qu'aucune parole, aucune démonstration ne peut avoir de prise ni sur les uns ni sur les autres... » (2).

Des reproches que Brunetière a adressés à Calvin, et par lui au protestantisme, il nous semble que les deux premiers peuvent se ramener à un seul. Si vraiment Calvin a intellectualisé la religion, s'il a mis la certitude religieuse au bout d'un raisonnement que ne peut pas suivre la multitude des gens simple, il est évident qu'il en a fait le lot d'une aristocratie intellectuelle et que le protestantisme constitue cette aristocratie. Si la thèse est exacte, le corollaire qui en découle doit l'être aussi.

Mais voici les réponses de Calvin lui-même (3) : « L'assentiment que nous donnons à Dieu, est au cœur plutôt qu'au cerveau, et d'affection plutôt que d'intelligence ». (*Institution*, Livre III, chap. 2, § 8)... « je n'accepte point

(1) Laveleye. *De l'avenir des peuples catholiques*, p. 67. Cahors. Conesant. (Sans date.)

(2) Cité par M. Aug. Sabatier dans le *Journal de Genève*, 3 avril 1897.

(3) Nous citons d'après les articles de MM. Frommel, dans ses *Etudes religieuses et sociales*, pp. 137-163 ; et J. Viénot dans la *Revue Chrétienne*, janvier et février 1907.

cette cavillation (calomnie) : de dire que nous recevons Jésus-Christ par intelligence et pensée quand il est dit que nous le recevons par foi. Car les promesses ne nous nous offrent, non pas pour le nous faire seulement regarder en nous amusant à une simple contemplation et nue, mais pour nous faire jouir vraiment de sa communion... (*Institution*, Livre IV, chap. 17, § 11)... « La vraie persuasion que les fidèles ont de la parole de Dieu, de leur salut et de toute la religion, ne procède point du sens de la chair ni des raisons humaines ou philosophales, mais du sceau du Saint-Esprit qui rend leurs consciences tellement assurées qu'ils n'en sont plus en doute. » (*Comm. sur Eph. I*, 13).

De sa religion, Calvin ne pense pas du tout bannir le mystère : « Si toutefois il est loisible d'expliquer par parole un si grand mystère, lequel je vois bien que je ne puis comprendre en mon esprit. Ce que je confesse volontiers, afin que nul ne mesure la grandeur d'icelui à mes paroles, qui sont si débiles qu'elles succombent beaucoup au-dessous. Plutôt, au contraire, j'admoneste les lecteurs de ne contenir point leur sens en si étroites bornes et limites : mais qu'ils s'efforcent de monter plus haut que je ne les puis conduire. Car moi-même, chaque fois et aussi souvent qu'il est question de cette matière, après avoir tâché de tout dire, je vois bien qu'il s'en faut de beaucoup que je n'atteigne à l'excellence. Et, bien que l'entendement ait plus de vertu à penser et estimer, que la langue à exprimer, néanmoins il est lui-même surmonté et accablé par une telle grandeur. Par quoi il ne me reste autre chose en la fin, que de tomber en admiration de ce mystère, auquel, à droitement penser, l'entendement ne peut suffire, comme la langue aussi n'est capable de le déclarer. » (*Institution* Livre IV, chap. 17, § 7). Enfin il ne pensait pas non plus qu'il soit nécessaire de faire partie d'une élite intellectuelle, pour comprendre l'Écriture ; elle « a de quoi se faire connaître, voire d'un sentiment aussi notoire comme les choses blanches et noires de montrer leur cou-

leur et les choses douces et amères de montrer leur saveur. » (*Institution*, Livre I, chap. 7, § 2). (1).

Ainsi la double accusation de Brunetière est fausse en principe : Calvin n'a pas intellectuelisé et encore moins aristocratisé (2) la religion. Est-elle plus exacte en fait, et, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, les protestants sont-ils arrivés à constituer cette aristocratie dont on parle ? Si, comme on l'a souvent établi, la Réforme a conféré aux Etats qui l'ont embrassée, une supériorité sur les Etats catholiques, il faut lui en faire un éloge et non l'en blâmer. Mais cette supériorité n'est pas le monopole de classes matériellement aisées. Les partisans de la Réforme en France furent autrefois et sont encore, d'humbles femmes, de pauvres bergers, des montagnards, « des paysans aux mains calleuses, des ouvriers cardeurs et des tisseurs de laine, des gens simples et populaires ». A côté d'eux, certains protestants, au XVIII<sup>e</sup> siècle peuvent bien avoir été de purs rationalistes, nous ne le nions pas ; mais il est faux de tenir compte de pareils protestants, dans une définition du protestantisme, comme il le serait, dans une définition de la liberté, de tenir compte de ceux qui l'ont invoquée pour emprisonner ceux qui ne pensaient pas comme eux.

La troisième remarque : « Calvin a individualisé la religion », est beaucoup plus juste, et Brunetière est en droit de la faire au nom d'une Eglise qui résiste le plus possible à l'individualisme religieux. Nous retrouvons ici l'horreur du critique pour la religion personnelle, et nous ne reviendrons pas une deuxième fois sur le débat. Ajoutons seulement que la question tient au grand problème qui fait le fond de toutes les querelles et qui suscite toutes les théories sociales.

Réalité de l'espèce, ou réalité des individus ?

En disciple de Comte, Brunetière a répondu : réalité de l'espèce, et il ne pouvait pardonner aux Réforma-

(1) Calvin parlait ainsi, et avec raison, en se plaçant au point de vue psychologique.

(2) Brunetière n'était-il pas mal placé, pour parler ainsi au nom de l'Eglise la plus hiérarchisée qui soit, et dans laquelle la foi est inséparable du dogme.

teurs d'avoir affirmé la valeur de l'individu en le rendant maître de sa foi. Pour lui, la marque de la vérité religieuse, c'était le *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*. En face de l'Eglise, l'individu n'est rien. Il ne peut pas recevoir directement la vérité de Dieu. L'objet de sa foi, c'est l'enseignement de l'Eglise, que Brunetière ignore peut-être, mais que Rome connaît pour lui. Cela peut bien lui avoir suffi, mais il s'est trompé en anathématisant ceux pour qui la foi consiste en un rapport immédiat et personnel avec Dieu.

Très habilement il a greffé sur ce sentiment de responsabilité personnelle, l'inquiétude et la tristesse de l'âme protestante. Ce sentiment en effet, ne se trouve pas seulement au point de départ de la foi, il forme le fond de toute vie chrétienne. L'âme protestante consciente de son péché ne dispose, pour s'en débarrasser, d'aucune pratique ou dévotion ; aucun prêtre ne peut se porter garant pour elle, c'est vrai. Mais le Dieu auquel elle s'adresse, le Dieu de Luther et de Calvin, n'est pas un Dieu jaloux. C'est le Dieu de Jésus-Christ, c'est un Dieu d'amour, un Père-céleste dont le pardon est promis au pécheur sans autre condition qu'un repentir sincère, et le réel désir d'une vie meilleure. Demandé au nom de Christ et reçu par la foi, son pardon a plus d'efficacité pour ôter le poids du péché, qu'aucune absolution humaine. Seulement il n'efface pas le souvenir de la faute commise, ni de la tristesse causée à Celui qui nous a pardonné. Il ne supprime pas le sentiment de notre faiblesse, de notre impuissance à accomplir le bien que nous aimons tandis que nous faisons le mal que nous haïssons. Le pardon de Dieu nous entretient dans notre sentiment de défiance contre nous-mêmes, et dans la nécessité de veiller et de lutter. Voilà selon nous, — sans parler des causes historiques que l'on a trouvées à la tristesse protestante, — la première raison qu'il convient de donner à la réserve d'une âme religieuse. Quant à ceux pour qui la vraie joie doit être bruyante, nous ne pouvons nous empêcher de leur rappeler ces enfants peureux, qui, en face d'un danger

imaginé, se donnent l'illusion du courage en faisant du bruit. La vie selon Christ est une vie renouvelée jusque dans son centre, et la joie en Lui ne trouve pas son compte aux manifestations tapageuses et malsaines du monde.

Voilà, dans son principe, la différence à établir entre l'esprit de la Réforme et l'esprit français, que Brunetière releva un jour comme une opposition irréductible : « ce qui est certain, disait-il, c'est que la France a eu peur de Calvin. Son génie facile, celui de Marot, n'a pu s'accommoder de cette discipline ; son génie social, celui de Marguerite de Valois n'a pu se résigner à cette insupportable tyrannie des mœurs et des consciences ; son génie littéraire enfin tel qu'il s'incarnait dans Rabelais n'a pu prendre parti de cet anathème, jeté par l'auteur de *l'Excuse aux Nicodémistes*, aux lettres et aux arts (1) ». De nouveau son intérêt exclusif pour le rôle social de la religion le rendait étranger aux aspirations, essentiellement morales, auxquelles Calvin a obéi.

Il lui reproche d'avoir bridé les mœurs. On peut penser en effet que Calvin a eu tort d'emprunter à l'Eglise dont il sortait ses idées théocratiques. Mais il ne le fit qu'après avoir échoué dans une première tentative de réorganiser l'Eglise seule, de l'établir comme un pouvoir distinct et en une certaine mesure, indépendant du pouvoir politique. L'opposition qu'il rencontra, l'entre-tint dans la voie de l'autorité ; mais il s'y est maintenu, surtout dans la mesure où il est demeuré catholique, et où il n'a pas su dépouiller en lui toute la « mentalité romaine », essentiellement autoritaire, dogmatique, exclusive de la liberté individuelle. C'est de cette mentalité que souffrent encore aujourd'hui les protestants de France, et à plus forte raison tous les Français, dont les différents partis, même et surtout les socialistes, sont organisés comme de petits gouvernements absolus. « Chacun d'eux a-t-on dit veut être une Eglise et n'admet pas de doute sur son infaillibilité. De là cette facilité avec laquelle se perpétuent entre les mains de tous les

(1) *Histoire de la Littérature française classique*, p. 230.

partis dans leurs alternatives de victoires ou de défaites, les mêmes moyens de compression (1) ».

Nous ne pensons pas excuser Calvin du bûcher de Servet. Quelques réserves qu'on puisse faire à ce sujet, il est une tache dans l'œuvre du réformateur. La conscience protestante le réprouve hautement, et c'est pour se soulager qu'elle dressa dernièrement à Genève, à l'endroit même du supplice, un monument expiatoire. Le bûcher de Servet reste en contradiction flagrante avec le principe protestant de la liberté de conscience, avec l'esprit et l'exemple de Jésus-Christ.

La dernière conséquence de cette individualisation de la morale, c'est pour Brunetière : l'abandon de la vertu sociale du christianisme. Nous ne nous y arrêtons pas longtemps, parce que les protestants, et Calvin le premier (2), sentent très nettement leur responsabilité sociale à côté de leur responsabilité individuelle, et parce que Brunetière lui-même nous montre trop l'égoïsme de la morale qu'il défend. Dans la société chrétienne avant Calvin, dit-il, « on croyait *mériter* en honorant les saints... ; on croyait *mériter* en priant pour les morts... ; on croyait *mériter* en exposant sa vie pour la propagation de l'Evangile... ; on croyait *mériter* en priant pour les pécheurs (3)... » Nous ne pouvons voir là autre chose que l'individualisme de l'intérêt, et cette idée du mérite acquis au service des autres, a vicié toute la morale du Moyen-Age. Voici à ce propos ce que dit M. Viénot : « J'ai lu et copié dans ma vie un nombre considérable de documents du Moyen-âge, documents officiels ou documents intimes, documents civils ou do-

(1) Emile Beaussire, *Revue des Deux-Mondes*, 1<sup>er</sup> mai 1871.

(2) Il protesta lui-même contre les théologiens catholiques, que « charité est amour non pas envers nous-mêmes, quoi qu'en disent les sorbonnistes ». (*Institution*, Livre II, Chap. 8, § 54), et que « sous les mots de prochains sont compris même les plus étrangers, voire et nos ennemis. Par quoi on voit l'ignorance des docteurs scolastiques, qui ont dit que de n'appeler point vengeance et d'aimer nos ennemis, c'étaient conseils et non pas commandements. (Livre II, chap. 8, § 55). D'après Frommel, ouvrage cité, p. 144.

(3) *Discours de Combat*, 2<sup>e</sup> série, p. 146.

cuments religieux, actes de fondations pieuses, expressions des volontés dernières d'hommes et de femmes, de laïques et de clercs. Que de fois, au moment même où j'espérais trouver un cri du cœur, une inspiration chrétienne, j'ai été scandalisé par l'égoïsme, avoué et profond, de ces documents. Tous, tous, ils ont pour fonder, pour bâtir, pour donner, pour sacrifier quelque chose, le même motif rappelé dans une même formule, *pro remedio animæ meæ*, pour le remède, pour le salut de mon âme. Ce qui les préoccupe ce n'est pas la misère de ceux à qui ils donnent, ni l'Eglise, ni la solidarité, c'est eux-mêmes et leur salut (1) ».

Malgré la remarque de Schopenhauer, nous ne pouvons voir, dans cet ascétisme malsain, la « substance intime » du christianisme. Il n'a pas de fondement biblique et la croyance en une vie éternelle et bienheureuse ne postule pas les tortures corporelles ni l'anéantissement de la volonté. La volonté, le christianisme veut la refaire et non la maudire. Pussions-nous d'ailleurs parler ainsi, sans avoir l'air de méconnaître toute forme d'ascétisme, et pussions-nous ajouter que le protestantisme n'a pas exclu le célibat. Seulement il consacre ses diaconesses d'après leur vocation, et sans insister exclusivement sur le côté méritoire de leur état. Le service auquel elles se sentent appelées n'a rien de commun avec l'intérêt ou l'égoïsme. Elles l'acceptent par devoir pur ou par amour, au nom d'un salut qu'elles n'ont ni mérité ni gagné, mais reçu par grâce.

Des voix plus autorisées que la nôtre ont demandé à l'expérience historique de prononcer entre le protestantisme et le catholicisme au sujet de la valeur sociale de chacun. M. Laveleye entre autres, après avoir comparé les pays catholiques de l'Europe : la France, l'Italie, l'Espagne, aux pays protestants, reconnaît la supériorité des seconds au point de vue des mœurs, de la richesse, du gouvernement. Sa conclusion c'est que « pour tout homme qui veut interroger les faits, il demeure établi

(1) *Revue Chrétienne*. Article indiqué.

que la Réforme est plus favorable que le catholicisme au développement des nations ». (1).

Cependant, d'où vient que le catholicisme soit encore si puissant, et que dans certains pays il soit en progrès ? C'est grâce à son histoire, aux services qu'il a rendus à la civilisation, aux exemples de charité et de sainteté qu'il peut invoquer, aux barrières qu'il oppose encore au désordre dans la société et à la désespérance des âmes. C'est grâce à tout cela, mais c'est grâce surtout au prestige qu'il emprunte à sa masse. Le catholicisme est un « gouvernement » et Brunetière lui en a fait gloire, mais il avait tort d'ajouter que le protestantisme, réfractaire selon lui à toute discipline, est, par définition l'absence même de gouvernement. Elles sont en nombre, dans le sein du protestantisme, les sectes fondées sur le principe d'autorité extérieure et formelle. Trop de ses fidèles, partagent les prédilections de Brunetière pour un militarisme religieux ; ils aimeraient commander la manœuvre et faire marcher leurs frères au doigt et à l'œil. Malgré tout, le principe de la liberté sort logiquement de la Réforme. Tant au point de vue politique que religieux, cette dernière a inspiré partout les revendications en faveur des droits naturels : avec la liberté, la tolérance, l'égalité, la souveraineté du peuple (2).

Malgré ses divisions, le protestantisme a des églises. Il est un gouvernement ; mais l'autorité y a sa source dans le corps des fidèles. Les charges y sont distribuées par voix d'élection. L'égalité y règne entre pasteurs et fidèles devant la discipline et devant la grâce de Dieu. La Bible y est répandue dans toutes les familles. Le culte y est célébré dans la langue populaire. Le sacerdoce y est universel. Bref, sa forme religieuse n'est pas despotique, elle est démocratique.

Or, s'il est vrai que le problème politique en France, et bientôt dans toute l'Europe, va être l'organisation

(1) Lavelaye, op. cit. p. 30.

(2) Les premiers théoriciens de la démocratie : Théodore de Bèze, Hubert Languet, Hotman, ont été des protestants.

de la démocratie », — c'était aussi la conviction de Brunetière, revenu souvent à l'exactitude de cette parole : « la démocratie coule à pleins bords », — le protestantisme nous semble plus désigné que le catholicisme, pour apprendre à l'homme le gouvernement de soi-même. Car il faut à la démocratie « tourmentée dans tous les sens par ses violences et par les violences de ses maîtres..., des hommes qui veuillent exister, respirer, agir, prendre leur place au soleil, la garder et l'étendre... Le moyen de fixer la démocratie est de susciter en chacun des individus qui la composent, la conscience personnelle, le sentiment du droit et le courage pour le défendre (1) ».

La notion de la liberté individuelle ne détruit pas du tout l'idée d'autorité ; mais celle-ci, pas plus en religion qu'en politique, ne légitime la nécessité d'une tête unique qui décide souverainement pour toutes les autres. « Toute autorité a une mission pédagogique : faire de l'enfant un homme ; mais cette mission qui fait de l'autorité sa raison d'être en marque la limite, car y réussir, c'est créer en l'homme une faculté intérieure de direction, une norme individuelle qui rend de plus en plus les autorités extérieures superflues et progressivement les remplace (2) ».

Ce travail d'affranchissement des individus, de libération des âmes est loin d'être recherché par l'Eglise romaine. Son but n'est pas du tout de s'effacer devant le Christ vivant ; elle ne cherche pas à se rendre inutile, mais au contraire, à se rendre de plus en plus indispensable, en maintenant les âmes dans un état de minorité spirituelle constante.

Nous ne savons pas à qui est réservé l'avenir, mais

(1) Ernest Bersot, soir : *Un moraliste*, par Scherer, p. 347. Hachette, 1904.

(2) Auguste Sabatier. *Revue Chrétienne*, février 1900. Après avoir établi la mission de l'autorité, c'est-à-dire de l'espèce, l'auteur établissait ainsi celle de l'individu : « La mission rationnelle et morale de l'individu, est de servir ses frères, sa patrie, son espèce. Chacun est appelé à se donner, à se dévouer à tous dans le sentiment toujours plus clair et plus vif de la solidarité vivante de tous les êtres humains. »

en face des luttes à prévoir, la mission sociale de la religion nous paraît être de libérer les consciences, de fortifier les volontés et non d'enseigner l'obéissance servile ou la résignation. En agissant ainsi l'Eglise ne saurait trahir sa mission religieuse : « amener tous les hommes à la glorieuse liberté des enfants de Dieu ». (Rom. 8, 12).

---

## CONCLUSION

---

Arrivé au terme de notre étude, nous restons sous une impression complexe.

Nous avons vu comment le pur intellectualisme a retardé et finalement empêché la complète évolution religieuse d'un ardent chercheur de la vérité. Malgré son grand besoin de croire, Brunetière n'a pas su reconnaître, en matière de foi, la réelle valeur des raisons du cœur, et celles de la raison ne lui apportèrent pas la paix et la joie désirées. Chemin faisant, nous avons dû mesurer la distance énorme qui nous sépare du *credo* auquel il s'est rallié, et au nom duquel il a critiqué le nôtre. Ses objections, nous l'avons constaté avec joie, ne valent que contre des caricatures de protestantisme, en train de disparaître ; mais notre joie n'est quand même pas complète : l'auteur des objections relevées a répété fréquemment qu'il ne parlait pas pour lui seul, mais pour beaucoup d'autres. Cet auteur a été rangé à bon droit parmi les « maîtres de l'heure », et nous nous sentons pour l'instant, non seulement éloigné de lui, mais étranger à une « mentalité » partagée par toute une classe de Français.

Dans notre pays, a-t-on dit, « l'âge de l'incrédulité est révolu », et ils sont nombreux sur les « chemins du siècle », ceux qui, comme Brunetière, gardent dans leur cœur le regret des croyances perdues. Venus pour la plupart du catholicisme, ils y retournent, — les plus

courageux du moins — mais l'air de liberté et d'émancipation respiré au dehors, ne leur permet plus la vieille « foi du charbonnier ». L'enseignement de l'Eglise, offert comme un dogme inséparable de la foi, peut bien emporter l'adhésion de leur intelligence qu'ils emploient à défendre cet enseignement, mais leur cœur reste insatisfait. Ils demandaient la lumière, le salut et le bonheur, ils demandaient un cœur qui les comprenne, ils demandaient Jésus-Christ, et ce sont des doctrines qu'on leur offre, de prime abord tout au moins.

A leur avis cependant, ils ont choisi la seule solution possible : retourner à l'ancienne Eglise, parce qu'il n'y en a pas d'autre.

Quant à nous, nous savons qu'il en existe une autre ; nous savons que des chrétiens la composent, mais nous devons avouer qu'elle n'est pas organisée pour se faire connaître. Sans penser rendre les armes à Brunetière, il faut dire que le protestantisme est peir fait pour attirer un catholique sorti de son Eglise et regardant vers la religion. Vu de l'extérieur le protestantisme se présente comme une juxtaposition de groupements, confessionnels plus ou moins nombreux, rivaux les uns des autres, et divisés eux-mêmes entre une droite et une gauche également entêtées. Où nous conduirez-vous ? Quelle Eglise représentez-vous ? demandent les chercheurs au protestant qui leur parle de sa religion, de son temple, de sa communauté.

Le moment n'est pas de dire ce que la Réforme, dans sa lutte contre des abus, a laissé tomber de ce qui contribuait à la vitalité religieuse du catholicisme. Des voix nombreuses l'ont fait, et il n'est pas exagéré de constater dans le protestantisme, la naissance d'un courant désireux d'une réforme de la Réforme dans ce qu'elle

a eu d'insuffisant ou d'excessif. Ce courant porte en lui la promesse de nouveaux progrès pour nos Eglises. Un esprit vraiment protestant ne doit pas s'en effrayer. C'est notre honneur et notre joie, que l'Eglise de la Réforme soit susceptible d'amélioration et de perfectionnement, qu'elle ait beaucoup appris depuis Luther, et que nous soyons en état d'apprendre encore.

« Puisse, de toutes les fermentations du temps présent, sortir une Eglise évangélique, avec une confession ferme, mais large. » Puisse le protestantisme français, dont on relevait récemment la « mission nationale », comprendre qu'il trouvera dans l'union seule de ses membres, la force et le droit de s'offrir aux fatigués du despotisme romain ou du matérialisme. Dans l'union voulue et consentie, favorable aux initiatives individuelles, mais non dans l'unité imposée, qui les ruine et pousse vers l'ankylose. Schismatiques que nous sommes par naissance, puissions-nous apprendre à distinguer ce qui nous unit les uns aux autres et non ce qui nous sépare. Catholiques réformés, puissions-nous faire preuve de toute la tolérance et de toute la charité requises par la liberté chrétienne. Puissions-nous nous souvenir assez qu'on devient petit pape autoritaire pour la défense d'une idée, mais que le vrai nom du disciple de Christ est « serviteur ».

Nous ne croyons pas à la possibilité d'une réconciliation, même lointaine avec le catholicisme tel qu'il se présente aujourd'hui : défenseur de la hiérarchie, épris de charité plus que de justice, caressant encore le vieux rêve théocratique et évoluant de plus en plus vers la secte. Pour ce catholicisme-là, une réconciliation serait une annexion dont nous devrions faire tous les frais.

Brunetière a salué dans le christianisme social l'avè-

nement d'une ère nouvelle pour le monde chrétien. Et certes, le christianisme qui réalisera l'union devra être comme celui-là « étranger à de vaines antithèses et à tout cliquetis rhétoricien de formules (1) » ; mais, même sur le terrain pratique l'expérience a montré jusqu'ici, que la collaboration entre catholiques et protestants n'est possible que de façon individuelle et dans des œuvres d'intérêt général.

La rencontre ne pourra se faire que dans la communion avec le Christ vivant. La promesse d'avenir pour l'Eglise n'est que là. Mais alors, le despotisme romain aura cessé d'être, et le jour sera venu où l'on pourra « se dire chrétien sans être ni catholique, ni orthodoxe grec, ni protestant (2) ». Apparemment ces temps sont encore lointains, mais nous ne devons pas moins y penser, au nom même du christianisme, « jeune comme au premier jour, et dans son immortelle espérance, toujours prêt à recommencer. » La pensée de travailler par lui « à l'avènement de l'union générale des peuples ne peut être remplacée par aucun autre idéal. Nous devons donc aspirer de toutes nos forces à réaliser l'union de l'humanité en Christ (3) ».

Vu : *Le Président de la Soutenance* :

Jean MONNIER.

Vu : *Le doyen* :

E. VAUCHER.

(1) Wilfred Monod, *Christianisme Social*, janvier 1914.

(2) P. Seippel, *A propos d'une conversion*.

(3) Harnack, *Revue Chrétienne* « Catholicisme et protestantisme ». Traduction de M. Traubaud, 1891, p. 913.



---

Montbéliard. — Sté Anonyme d'Imp. Montbéliardaise.

---



